UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01074077 7

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington Smith

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvredram00sainuoft

I

RO

502

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXIII.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

Th.C
4254

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

SAINTFOIX,

GRESSET, ET BRET.

14522.
27/11/17

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1825.

PQ
2063
S4H19
1825

L'ORACLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR SAINTFOIX,

Représentée, pour la première fois, le 22 mars 1740.

NOTICE

SUR

SAINTFOIX.

Germain-François Poulain de Saintfoix naquit à Rennes en Bretagne, le 25 février 1699. Tout le monde connoît ses *Essais historiques sur Paris;* mais notre plan nous borne à ne parler ici que de ses ouvrages dramatiques joués au théâtre Français. La première pièce qu'il y donna fut *Pandore,* comédie en un acte, en prose, représentée, pour la première fois, le 15 juin 1721.

L'Oracle, comédie en un acte, en prose, parut, pour la première fois, le 22 mars 1740, et fut jouée vingt-deux fois de suite.

Deucalion et Pyrrha, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 20 novembre 1741, et n'eut que trois re-

présentations. L'auteur l'a refondue depuis, et, l'ayant mise en vers lyriques, il l'a fait représenter à l'Opéra.

L'Ile sauvage, comédie en trois actes, en prose, ayant excité du tumulte à la première représentation du 8 juillet 1743, l'auteur en risqua deux autres, après lesquelles il la retira.

Les Graces, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 13 juillet 1744, eut alors onze représentations.

Julie ou *l'heureuse Épreuve*, comédie en un acte, en prose, jouée le 20 novembre 1746, ne fut donnée que neuf fois.

Égérie, comédie en un acte, en prose, représentée le 4 septembre 1747, tomba à la première représentation.

Le 25 octobre 1749, Saintfoix fit représenter deux comédies, la première en trois actes, en prose, sous le titre de *la Colonie;* et la seconde en un acte, en prose, intitulée *le Rival supposé.* Ces deux pièces furent retirées le lendemain.

Notre auteur, piqué de cette double chute, fut quatre ans sans donner d'autre pièce; mais, le 27 juin 1753, parut sa comédie-ballet en un acte, intitulée *les Hommes :* elle eut dix-sept représentations très suivies.

La dernière pièce reconnue pour être de Saintfoix est *le Financier*, comédie en un acte, jouée, pour la première fois, le 20 juillet 1761, et qu'il retira le lendemain.

Après avoir mené une vie fort agitée, il termina sa longue carrière dans sa ville natale le 25 août 1776.

PERSONNAGES.

LA FÉE SOUVERAINE.
ALCINDOR, fils de la Fée.
LUCINDE, jeune princesse aimée d'Alcindor.

La scène est dans le palais de la Fée.

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mère...

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses.

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu?

ALCINDOR.

Eh! madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête; l'autre étendu du côté où j'étois sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle; quelque songe agréable l'agitoit, et peignoit son teint de couleurs vives et mêlées. Dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient: je n'ai pas été le maître de mon transport...

LA FÉE.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vite retiré sans qu'elle m'ait aperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque temps à me présenter devant elle; je ne pourrai vous obéir. Je l'aime, je l'adore; je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant; je suis la Fée Souveraine; je puis en un instant bâtir des palais, exciter des tempêtes, et changer un lieu charmant en un désert affreux: mais je vois qu'il est

au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, et détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'oracle sur votre destinée. « Le fils de la Fée Souveraine, répon-« dit-il, est menacé de grands malheurs; mais il « les évitera, et sera même heureux, s'il peut se « faire aimer d'une jeune princesse qui le croira « sourd, muet, et insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet, et insensible?

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea: cependant à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, et de voir même l'accomplissement de l'oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes ; et je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Écoutez-moi. Au moment que vous vîtes le jour, naquit aussi une princesse, fille d'un roi voisin de cette île ; c'est votre Lucinde. Je l'enlevai, et la transportai dans ce palais, inaccessible à tous les humains. Elle y a été élevée et servie par des statues, et n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvements : j'ai souvent même affecté de prendre le ciseau, de tailler en sa présence un bloc de marbre, de lui donner une forme ; et l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussitôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces et ses sauts. Enfin j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle et moi sommes les deux seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent et qui raisonnent, et que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, et incapables également d'amour et de haine, de douleur et de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été et quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle...

ALCINDOR.

Ah! j'entends; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, et peut réussir. Psyché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'oracle exige qu'elle me croie, c'est-à-dire n'ayant une bouche et des yeux que pour l'agrément. Cependant elle m'aimera; on peut tromper la raison, mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira... Oui, madame, elle m'aimera, et je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver. Vous pouvez me présenter à elle, et compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statue, une vraie statue... un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore temps que vous paroissiez. J'aperçois Lucinde; retirez-vous vite, et passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses, et tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon, voilà l'homme de marbre. (*le faisant sortir.*) Sortez donc, nous verrons; sortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

Ce n'est point une illusion... ce n'est point un songe; il avoit la bouche collée sur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée sur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne sais. Il a disparu comme un éclair. Mais il semble qu'en baisant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même : inquiète, rêveuse, je cherche... Eh quoi? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union, quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux! Ils étoient sur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vus qu'à eux, et que nous n'avons point ensemble vous et moi. Quelques moments de silence succédoient à leur ramage ; et ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute : car enfin pour se répondre il faut s'entendre.

LUCINDE

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous aussi que votre clavecin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, et sont sensibles aux doux accents de votre

voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaison! Ce sont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parceque la nature, toujours plus industrieuse, toujours plus savante, et toujours supérieure à l'art, en a composé et arrangé elle-même les ressorts?

LUCINDE.

Répétez-le-moi encore mille fois, ma bonne, et je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vue de ces deux oiseaux répugne à ce que vous me dites : car enfin, si j'avois pu les attraper, je les aurois caressés, baisés, flattés de la main; je les aurois mis ensemble dans mon appartement, et j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à caresser ma viole ou mon clavecin, ni à regarder si ma guitare avoit froid ou chaud.

LA FÉE, *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*haut*) Lucinde, regardez ces statues; examinez-les bien, touchez-les; elles sont de marbre,

et vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvements que vous admirez dans vos oiseaux, et qui vous font croire qu'ils sentent et qu'ils pensent.

(*La Fée touche de sa baguette trois statues : celle du milieu commence une entrée par des mouvements de surprise et d'admiration, et forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon, et l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte et au violon, et joue un air gai et coulé, sur lequel la statue s'anime par degrés, et danse ensuite un tambourin, par lequel l'entrée finit; pendant ce divertissement, Lucinde baisse les yeux, et paroît triste.*)

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine.

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute; il confond et détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Ah! pauvres petits oiseaux! n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, et que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble; le jour, sur une même

branche, et la nuit au fond de quelque arbre creux. (*à la Fée.*) J'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de réflexions. La nature, disois-je, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, et il y a sans doute quelque être de mon espèce avec qui je suis destinée à vivre comme ces oiseaux vivent ensemble... Vous le savez, dites-le-moi, ma bonne, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *riant.*

Je soupçonne... un jeune homme dont je crois avoir aperçu les traces, et qui rôde depuis ce matin autour de ce palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espèce; mais vos regards, en vous éveillant, l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!... Les hommes sont-ils aussi des machines?

LA FÉE.

Oui; mais plus parfaites et plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, et ils ont la taille de ces statues. J'en avois autre-

fois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, et ma pendule indique l'heure qu'il est : que font les hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle guerriers, et qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchants, et de petits globes de fer où ils renferment du feu; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces...

LUCINDE.

Cela est horrible! Oh! ce sont des machines, il n'y a point de raison à tout ce carnage-là. Cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur et sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre. Nous sommes femmes, tout fléchit devant nous : ces hommes, furieux entre eux, rampent à nos pieds : nous portons dans les yeux un caractère qui les adoucit; cet aimant les attache et les plie à tous nos mouvements; ils les imitent, et y sont asservis

à peu près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous-mêmes, se transforment dans nos sentiments et prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce palais. Je vais le chercher avant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vite ; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE.

Elle rit... de mon impatience, sans doute.... Elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à

l'émotion. Il me passe dans la tête des chimères et des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien! un homme?... Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin. (*Elle va à son clavecin et revient aussitôt.*) Je fais une réflexion. Je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guetté de son côté, et moi du mien; et, s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, et nous l'aurions pris. (*Elle retourne encore à son clavecin, et revient aussitôt.*) Quel cruel soupçon vient m'agiter! Pourquoi ne m'a-t-elle point proposé d'aller avec elle? car enfin nous nous serions aidées l'une l'autre; elle a dû le penser... Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis aperçue qu'elle sourioit et ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, et me le cacher comme les autres?... Oh! ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le temps... (*Voulant sortir, elle aperçoit la Fée qui entre.*)

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE, *à la Fée.*

Ah! vous voilà? Eh bien! est-il pris?

LA FÉE.

Oui; et je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laissé échapper. (*Elle court au fond du théâtre, et aperçoit Alcindor.*) Ah!... ma bonne!... Mais... comment?... En vérité... oui...

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah!... ma bonne!... mais... comment?... en vérité... oui... Que voulez-vous dire?

LUCINDE.

Je ne sais : vous m'avez jeté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jeté un regard? Vous ne vous en seriez pas aperçue, vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi. Comme il me regarde! Ses yeux sont doux et gracieux. Oh! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent et se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques moments monsieur Charmant, et allons considérer un phénomène que je viens d'apercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne! j'ai tant vu le soleil...

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène, et nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, mademoiselle, restez avec votre Charmant; je ne veux point vous gêner : il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCÈNE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

Elle sort; tant mieux! sa présence m'embarrassoit. Son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui m'ennuie beaucoup. (*considérant Alcindor.*) Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille est parfaite! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, et que des idées confuses lui traçoient il y a long-temps. (*contrefaisant la Fée.*) Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres! (*s'approchant d'Alcindor.*) Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie! quel terme! Il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent. Ah! quelle différence! et que je la sens bien! (*Elle prend un tabouret et s'assied.*) Venez, Charmant... Il vient! il se met à mes genoux! Oh! cela est trop aimable. (*Tandis qu'Alcindor est à ses genoux, elle le regarde, et*

lui attache au cou un ruban fort long et s'entortille le bras du reste.) J'entends du bruit; seroit-ce déja Souveraine? (*Elle se lève et court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en lesse.*) Elle ne vient pas: je me trompois. Elle est attachée à considérer son nouveau phénomène. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher! (*Elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du sien, et fait signe à Alcindor de s'y asseoir.*) Charmant, placez-vous là... Comment!... Il ne veut pas s'asseoir: il se remet à mes genoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... Vous me charmez... Vous m'enchantez... Hélas! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre et me répondre... Je me plais dans cette illusion... Je ne sais presque où je suis... je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens, et répand dans mon cœur une joie secrète... une agitation... une douceur qui, jusqu'à présent, m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*Elle se lève.*)

ALCINDOR *dit à part, en se levant aussi, et allant à l'autre bord du théâtre:*

Je n'y puis plus tenir: cette situation est trop critique pour un amant.

SCÈNE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

Je reviens : j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être sourd, muet, et insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah ! ma chère bonne ! animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre, et me répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, madame?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amusent peuvent bien, par la liaison de

leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, madame, je vous entends; je pénètre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, madame, que vous êtes très savante; que vous voudriez que je devinsse une philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, et que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parceque vous croyez que, si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir et de nous aimer, et que nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien! madame, une juste colère me saisit; je vous déclare que je suis une ignorante, que je le serai toujours, que j'ai la science en horreur, et que je vais à l'instant briser et mettre en pièces tous ces instruments de philosophie, qui me paroissent des meubles très ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

Adieu les globes, les sphères, et les mappemondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FÉE.

Il est plaisant, du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître, j'allois parler.

LA FÉE.

Et l'oracle?

ALCINDOR.

L'oracle? J'avois la vue troublée, et ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé par ses beaux yeux, j'ai long-temps baissé les miens; je me mordois les lèvres, toute ma personne m'embarrassoit. Ah! madame, qu'une bouche et des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque temps. Peut-être que les sentiments que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvements d'un caprice, et d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! Mais... mais... mais... madame, pensez-vous à la situation? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle; et que semblable au mouton chéri d'une bergère innocente, je serai caressé à tous les moments du jour? Et vous voulez...

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt que vous voulez me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, et qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh ! comment font de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, et paroissent non seulement insensibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne suis ni fille ni statue, et je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques moments; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; et ne risquez pas de vous découvrir mal à propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

Je viens de briser le zodiaque et les pôles, et de jeter par les fenêtres le globe de l'univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive !

LUCINDE.

Et vous bien cruelle! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, et cependant vous me refusez

la seule chose qui peut me combler de joie, et me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle petits-maîtres, il est impossible de le faire penser, et de lui inspirer la raison; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet; et cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus; il sifflera, fredonnera, et chantera même certains airs et des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers. Mais songez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots et de lieux communs, qu'ils prononcent au hasard, et qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, et comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas, à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*haut.*) Il faut préluder un moment, et l'exciter comme l'écho.

(*Elle chante.*)

Tout ce qui respire...

ALCINDOR *paroît ébranlé, ému, et comme un homme qui se réveille.*

(*Il chante.*)

Tout ce qui respire...

LUCINDE.

Ah! ma bonne!

ALCINDOR *chante.*

Reconnoît l'empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénètre jusqu'au cœur.

ALCINDOR *chante.*

Je perds le souvenir d'un oracle odieux...

LUCINDE.

Quel oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déja oublié que l'oiseau petit-maître répète au hasard sans sentiment et sans raison ce qu'il a entendu chanter?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, madame, je l'avois presque oublié: mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente; et je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet? Toujours mon perroquet! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, mademoiselle, vous ne faites que

gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas? Car enfin regardez-le, regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime?

ALCINDOR, *bas à la Fée, qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, et le retient pendant cette scène.*

L'oracle est accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour!

LA FÉE.

Il est vrai, croyez-moi, chassez-le de ces lieux et de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser! chasser Charmant! me priver de sa vue! O ciel!

LA FÉE.

Eh bien! qu'il reste donc; et amusez-vous à lui apprendre des vers et des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, et je veux tout à l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde!...

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chère Lucinde!

ALCINDOR.

Ma chère Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR, *se débarassant de la Fée, qui veut encore l'arrêter, et se jetant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!... ma charmante Lucinde!... que de choses à dire! et cependant je ne puis que dire mille fois, Je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma bonne, il parle tout seul : ce ne sont point là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, madame, à prolonger son erreur. L'oracle est accompli ; et je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance et tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre et reconnoissant? Pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jetée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité?

LUCINDE.

Ah! puis-je vous la reprocher, lorsqu'elle n'a servi qu'à mieux faire éclater mes sentiments pour vous?

ALCINDOR.

Ma chère maîtresse!

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FÉE.

Allons, mes enfants, l'oracle est accompli; qu'un heureux hymen vous unisse: je vais vous transporter au milieu d'un peuple dont la politesse, le goût, et la gloire, font l'émulation de toutes les autres nations. Après avoir été amant sourd, muet, et insensible, soyez-y, Alcindor, époux empressé, tendre, et complaisant: ce sera le contraste des mœurs du temps.

DIVERTISSEMENT.

Retenez bien, jeunes amants,
Ces règles infaillibles:
Si vous voulez être charmants,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles.
Pour suivre ces sages decrets,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la feerie et du miracle:
Soyez tendres, soyez discrets;
C'est le sens de l'oracle.

Retenez bien, jeunes amants,
Ces règles infaillibles:
Si vous voulez être charmants,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles.
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos desirs
Prodiguez le charmant spectacle:
Joignez le mystère aux plaisirs;
C'est le sens de l'oracle.

L'Amour vous tend, objets charmants,
Des pièges invincibles:
Pour fuir les perfides amants,
Paroissez à tous leurs serments
Sourds, muets, insensibles.

Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres et délicats
N'opposez point d'injuste obstacle :
Éprouvez, ne rebutez pas ;
C'est le sens de l'oracle.

FIN DE L'ORACLE.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR GRESSET,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1747.

NOTICE

SUR

GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset, fils d'un conseiller du roi, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage d'Amiens, y naquit en 1709. Les jésuites de cette ville, chez lesquels il fit ses humanités, frappés de ses heureuses dispositions, desirèrent l'attacher à leur société et n'eurent pas de peine à le décider à faire son noviciat. Il n'avoit encore que seize ans lorsqu'il le commença. Il vint achever ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand.

Tous ses moments de loisir étoient consacrés à la poésie ; mais il étoit peu jaloux de montrer ses essais : enfin, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fit paroître le charmant poëme de *Vert-Vert*. Les désagréments que cet ouvrage lui at-

tira de la part de sa société furent cause qu'il s'en sépara.

Nous passerons sous silence les autres ouvrages de Gresset, notre plan se bornant à parler de son théâtre. La première pièce qu'il fit paroître fut *Édouard III*, tragédie. Cette pièce, jouée pour la première fois le 22 janvier 1740, eut neuf représentations.

Sidney, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 3 mai 1745, obtint onze représentations; mais elle n'est point restée au répertoire.

Le Méchant, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 27 avril 1747, et fut donnée vingt-quatre fois avec le plus grand succès.

Gresset avoit composé deux autres comédies. Ses amis, à qui il les avoit lues, en ont fait le plus grand éloge; mais il les brûla par un scrupule religieux.

Cet estimable auteur fut reçu à l'académie françoise en 1748. Il avoit toujours témoigné un grand desir de retourner dans sa ville na-

tale. Le succès du *Méchant* fut presque le signal de sa retraite. Il passa à Amiens les vingt dernières années de sa vie. Au commencement de 1777, le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort le 16 juin de la même année, âgé de soixante-huit ans.

PERSONNAGES.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? comment!
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela; mais, pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? Dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! Bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que pour faire mal il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais, autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,

C'est qu'il est libéral ; excellent caractère !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut ;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire ;
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,

Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude ;
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais, séduit par l'esprit et la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle ;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde ; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui ;
Tu verras ; les méchants nous apprennent à l'être ;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions ;

J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi. Je crois que c'est Géronte.
Comment! il parle seul!

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? Je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire

N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessament;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène, en vous semblant soumise :
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! C'est qu'il est naturel :

Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixe depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit ;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;

Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise;
Vous en êtes content; madame en est éprise,
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi! qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu madame avoir quelques amants;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,

Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle etoit,
N'avoir qu'un ton mechant, ton qu'elle détestoit.
Je conclus que Cleon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle:
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoitre
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maitre.
J'en vais dire deux mots à ma très chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtee a bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réflechir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais a la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas:
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voila comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous present : il entend trop bien son interét;

Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin à me prêcher vous perdez votre temps:
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère;
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieu! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas, à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous .. hier.

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grace :
Allez-vous m'en parler? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien, sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh! mais, me dites-vous, on nous chicanera;
Ce seront des procès! Eh bien, on plaidera.

Faut-il qu'un interêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi!
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi...

FLORISE.

La mere de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse:
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple, et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh! qui donc n'est pas fat? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non; il peut rester fat: n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.

Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance; et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte;
Et vous le détestez : oh! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.

Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais, marier Chloé! mon frère, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas.

A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse;
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE *élève la voix, apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parceque je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :

Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi! suis-je donc si mal?

LISETTE.

Bon! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse!

LISETTE.

Ah! quittez ce langage.
Les lamentations ne sont d'aucun usage;
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est la maîtresse, il lui faut obéir;
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît; l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Froutin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.

Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! Pour moi j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :
Nous verrons sans pleurer la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici :
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite.
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère:
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroit mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réflechi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoit ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte?

FRONTIN.

Elle doit être en route;
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'alarme, me déplait, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs, et d'honneurs;
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs?
Valère, d'autre part, vous aime à la folie;
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique:
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville;
Ne point m'en amuser, seroit être imbécile:
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise:
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage.
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins.
Parbleu! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire!

CLÉON.

Mon projet etoit bien qu'il se tînt à Paris;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie:
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre.
Quoi! Florise et Chloé?...

CLÉON.

Moi? ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité:
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache:
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache.
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chère moitié:
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que, l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse:
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime: il se peut très bien faire

Que son choix me regarde en renvoyant Valère;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras:
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien! Mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit...

CLÉON.

Eh bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maison.

CLÉON.

Chassés! quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.

Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime :
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à-la-fois et desiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs; me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas.
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante;
Toujours visages neufs, cela m'impatiente :
On ne peut, grace à vous, conserver un ami;
On est tantôt au nord, et tantôt au midi

Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...?

FRONTIN.

Parbleu! ne vous en moquez pas;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi! Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette:
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à-la-fois:
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même : aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime; et, si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON.

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose?

Mais, si je lui donnois quelque commission
Pour Paris?... Oui: vraiment, l'expédient est bon
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère:
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée;
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout:
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs: je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excède ; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte ;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote ;
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part : ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous ;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée...

Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre!
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère.
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie.

Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérers
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer:
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire..
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Mon procureur fera cette expédition:
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable; il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non; différez... Je crains de me commettre :
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.

De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends.
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais : repandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord :
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver a chaque pas des gens insupportables,

Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères.

J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tente, parbleu, d'écrire mes mémoires:
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent alentour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt:
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,

Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle :
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents?
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,

Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien...

CLÉON.

(*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous
Entiere liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien: je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être detesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, *en habit de campagne;* CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh! bonjour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je?...

CLÉON.

Ah! point de compliments;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge :
Quelqu'un pourtant m'écrit, et j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment ! vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALÈRE.

Oh ! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon, et parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement :
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent :
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant;

Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?...

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?... Quoi! la chose est secrète?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Par-tout;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame:
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris

A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez.... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALÈRE.

Eh! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant;
Ou si, pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire,

Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe:
Le connoissez-vous?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu:
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit:
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance. .

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès:

J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble.
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents on tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie;
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit, à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,

« La faute en est aux dieux, qui la firent si *bête*. »

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment! voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment; dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

Ce ton d'autorité choqueroit votre mère.
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu,
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte.
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,

Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grace;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable:
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALÈRE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps ; que Frontin vous reméne.

SCÈNE IX.

CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son foible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux:
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat subalterne; il est né trop timide:
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi: de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connoissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur, m'ont remplie à sa vue:
J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix;

Il étoit déja loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secréte;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir:
Demande à tout le monde... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience!
Du zéle n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons. C'est Valère, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la régle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine.
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants.
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Seroit-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté:
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage.
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon:
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable:
Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui?

Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur!

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a je crois sur vous:
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience;
Il en sera la dupe: allez, ne craignez rien;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres:
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité.
Et...

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir:

Travailler, ce n'est rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déja trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien! Un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage:
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très bien, je le répète encore:
Vous aimez les secrets; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette?
Si je te le disois?

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Étoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que, pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux. Moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot : je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis : si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer;

Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style;
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison;
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus!
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir:
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur;
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise:

S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons; chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver; venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire :
Elle tourne au plus mal; et, si votre crédit
Ne détrompe Géronte et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien. Ce que je vois me passe :
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,

Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! comment! c'est là que vous en êtes?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE

Peut-être chez sa mère,

Au moment où j'en parle. A toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres:
Il n'a vu que Cléon; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor. Comptez que c'est lui-même:
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? L'aller voir, on sauroit tout ici:
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon:

La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce:
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(*à Ariste.*)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre:
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise? On viendroit, ou je suis bien trompé:
L'étiquette du lieu seroit un peu légère;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi! surprendre ainsi!
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon! vieille cérémonie.

D'ailleurs je sais très bien que l'affaire est finie;
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison;
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne:
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Oh! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde.
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas; mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable;
Qui veut votre bonheur: voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi; son amitié m'est chère:
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre:
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un autre

VALÈRE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plait,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait

VALÈRE.

Vous savez...?

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux. J'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'interesse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui?

VALÈRE.

Mais assurement.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALÈRE.

Ah! très parfaitement :

C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALÈRE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien;
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe:
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui: vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,

Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons..

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse!
(*à Ariste.*)
Comme le voilà grand! . Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'étoit hier, je crois .. Comme passe notre âge!
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,

Regarde-toi déja comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit! C'est bien moi qu'on étonne!
La menace est plaisante! ah! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle;
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui:
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALÈRE.

Oh! j'étois fort plaisant!

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire.
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.

Eh bien?...

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va?...

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,

C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire;
Je m'y connois: je sais beaucoup de bien de toi;
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie.
Eh bien! voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise;
Elle est bien, mais, ma foi, d'une horrible bêtise;
Déja depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très bien; continuez.

VALÈRE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire:
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;

Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus:
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas:
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement begueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE.

Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géront.*) (*bas à Valère.*)
Vous avez bien raison.. Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,

Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs;
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(*bas à Valère.*) (*bas à Géronte.*)
Ferme!... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor! Je crois qu'il a perdu l'esprit.
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne .. Elle en fera de même.
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi, la noce est retardée.
Je ferois à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il?

VALÈRE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage.
Il faut bien embellir son petit ermitage.
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi!

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALÈRE.

Oh! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.

Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystère?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement.
Avouez, la maison est massade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse:
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux:
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
A ma mort.

VALÈRE.

Oui vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle. Or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois; donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié je bâtisse demain.
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir. Ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle! Oh! parbleu!
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*à Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des caillettes,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là;
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;

Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre.
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup. Moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer j'examine long-temps;
Avant que de blâmer, même cérémonie.
Aussi connois-je bien mon monde; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même: et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme:
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire:
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre:
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas.
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*Un laquais arrive.*)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-dà! j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui; la matière est féconde:
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est;
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais ..

CLÉON.

Voyons: je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien; sur vous je ne prends nul ombrage:

Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « nièce à Valère : vous ignorez apparemment que c'est « un libertin, dont les affaires sont très dérangées, et « le courage fort suspect. Un ami de sa mère, dont « on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de « ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est revenu aussi « que Cléon est fort lié avec Valère ; prenez garde « que ses conseils ne vous embarquent dans une af- « faire qui ne peut que vous faire tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?

(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez!...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé:
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné:
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots: je vous attends.

SCÈNE XI.

CLÉON; VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite, et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste, il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie :
Ses regards ont changé mon ame en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux!... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi! mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas,
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère:
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise!... il parle mal de moi!

LISETTE.

Il en parle très bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre:
Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel :
Valère vous adore, et fait cette équipée?
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant :
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite :
Tantôt on ne pouvoit me souffrir; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime :
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin,
Il est délicieux, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse..,
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valère?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.

Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment !...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure, et ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit:
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh mon dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble:
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien!... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère! Il faut pourtant éclaircir ce nuage.
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie!

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon.
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style :
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras, je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie;
L'éloge des absents se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE; VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite:
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte:
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALÈRE.

Non; mais je vois ce qu'il est.
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoit?
La conversation deviendroit fort stérile..
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis

D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère.
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez:
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne, on l'environne; il prononce sur elle;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien :

Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence:
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire:
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite,
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel?
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière.
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur:
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité

Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire; on le recherche, on l'aime :
Je voudrois que chacun me détestât de même.
On se l'arrache au moins; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois;
Quand il est à Paris il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous repondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.

Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à-la-fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse.
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Étranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect, et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux :

Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui, tramant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorre, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnetes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque societe, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs detestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête homme.
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cleon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle, et je suis comme un autre
Tout le monde est méchant; et je serois par-tout

Ou dupe ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés ; voyez, à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité;
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils: soyez bon, vous plairez.
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie!
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface;
Laissez un souvenir..

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous:
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse..

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur; j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins;
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure, il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment, et moi
J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait

Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, leger:
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a revolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice;
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice:
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse:
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous: en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voila parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage;
Ce que je sais de lui ..

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor! j'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui.
Qu'a-t-il à faire là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier! eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais:
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon; il pourra vous apprendre
S'il veut des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents:
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,

Qu'il agit sourdement contre son mariage;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloe qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué, si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon! quelle folie! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchants?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est;
On reçoit et l'on rend; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? comme il n'est, ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien; qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant;
Eh bien! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui; pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort; l'amusement circule

Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sincères;
On est en garde, on doute enfin si l'on rira;
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a :
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien :
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;

Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! En faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
Et je crains .. Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas, à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute. .

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet;
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! L'aventure est parfaite.
Feignons: c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse:
Sonde encor ses desirs; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras:
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractère.
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,

Bon homme. .

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame! .Oh! d'honneur Mais je crains ma franchise,
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi. .

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux! tu te moques de moi:
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois: elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort:
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloe, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs.
Mais madame Florise!...

LISETTE.

Elle est insupportable;
Rien n'est bien: autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant;
Tant de prétentions, tant de petites graces,

Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment: il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit.
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi, partie,

De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.
(*à part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien! de ta prison du dois être fort las!

FRONTIN.

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais, si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là.
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère:
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion.

En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne. Ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non:
Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement; mais tant mieux. Mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras.

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi.
Valère, c'en est fait, te prend à son service:
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère.
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre;
Je vais t'expédier [1].

[1] Nous restituons ici deux vers qui ne se trouvent que dans la deuxième édition, faite en 1748 sous les yeux de Gresset, à Paris, chez Jorry. Toutes les éditions calquées sur celles de 1745 et 1765 présentent, dans les deux derniers vers de cette scène, et dans les deux premiers de la suivante, quatre rimes féminines. On lit dans quelques éditions les vers suivants :

Ne crains rien : va m'attendre
« Nous ne tarderons pas à nous voir marier ;
« Et pour presser l'instant, » je vais t'expédier.

SCÈNE II.

« Ne perdons point de temps. » J'ai de son écriture

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCENE II.

LISETTE

J'ai de son ecriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet ecrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cleon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.

Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre.
Osez l'apprecier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur;
Des hommes décries, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte, et ma fille,
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien :
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence,
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,

Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport claudestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici. Tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère :
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon,
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon :
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valère ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire.
Il refusoit tantôt, il consent maintenant ;
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue.
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot ;
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot :
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait, il soutient son absurde système :
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain.
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries;
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon; je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encor! Oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très claire
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI.

CLÉON.

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloe.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes.
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui

SCÈNE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace;
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! Quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée:
Par d'autres sentiments mon ame est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, monsieur; que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous:
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre;
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante;
Attendez quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien ! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture..
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! je savois tout cela :
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence. ..

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris; qu'il vienne.
(*à un laquais.*)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amene.

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Cleon.*)
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!

Il étoit à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave... On me mandoit que non.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fais de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON

Comment! malgré mon ordre il étoit en ces lieux!
Je veux de ce fripon....

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.
(*montrant Valère.*)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'a Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connoissez la main de monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois :
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise:

Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère;
Mais morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valère*) (*à Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,

Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR BRET,

Représentée, pour la première fois, le 27 juillet 1750.

NOTICE

SUR

BRET.

Antoine Bret naquit à Dijon en 1717. Des études soignées fortifièrent ses dispositions naturelles; il montra de bonne heure un goût décidé pour la littérature. On a de lui des romans, des fables. Son Commentaire sur Molière, ouvrage justement apprécié du public, lui mérite une place distinguée parmi les gens de lettres. Il a donné divers ouvrages au théâtre Italien et à l'Opéra-Comique; mais c'est au théâtre Français qu'il a particulièrement consacré ses veilles.

La première pièce qu'il fit paroître fut *le Quartier d'Hiver*, comédie en un acte, en vers, composée en société avec Daucour et de Villaret. Cette petite pièce, jouée pour la première fois

le 4 décembre 1744, eut sept représentations. Ce succès ayant encouragé le jeune auteur, il donna seul *l'École Amoureuse*, comédie en un acte, en vers libres, qui fut jouée pour la première fois le 11 septembre 1747, et obtint huit représentations.

Le Concert, comédie en un acte et en prose, représentée le 14 du même mois, n'eut point de succès; l'auteur la retira le lendemain.

Trois ans après, le 27 juillet 1750, parut *la Double Extravagance*, comédie en trois actes, en vers, qui fut donnée douze fois, et qui, souvent reprise, l'a toujours été avec succès.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, représentée pour la première fois le 15 mai 1755, ne fut jouée que quatre fois, et n'a point reparu.

Le Faux Généreux, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 18 janvier 1758, n'eut que cinq représentations.

La Fausse Confiance, comédie en un acte, en vers, représentée le 13 octobre 1763, ne fut donnée qu'une fois.

L'Épreuve indiscrète, comédie en deux actes, en vers, donnée pour la première fois le 30 janvier 1764, n'eut que quatre représentations.

Le Mariage par dépit, comédie en trois actes, en prose, représentée le 13 juin 1765, ne réussit point.

La dernière pièce de Bret est un drame en cinq actes, sous le titre de *l'Hôtellerie*, ou *le Faux Ami*. Cet ouvrage, représenté en 1785, n'eut point de succès.

Chargé de la rédaction de la Gazette de France, après M. l'abbé Aubert, Bret s'en occupa pendant plusieurs années. Il finit sa laborieuse carrière au mois de février 1792.

PERSONNAGES.

ORGON, père de Dorise.
DORISE, fille d'Orgon.
LÉANDRE PÈRE, } amoureux de Dorise.
LÉANDRE FILS, }
MARINE.
FRONTIN.
CRISPIN.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN.

Je n'ai pu la gagner; morbleu! quelle suivante!
Promesse, argent, prière, enfin rien ne la tente.
Tout est à contre-sens: fille à qui tout est bon;
Père qui pour époux veut qu'elle ait un barbon;
Soubrette incorruptible.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, FRONTIN.

LÉANDRE.

Ah! Frontin, la verrai-je?
Pour la voir, lui parler, dis-moi, comment ferai-je?

FRONTIN.

Modérez-vous, monsieur : moins de vivacité
Conviendroit un peu mieux à l'amour molesté;
Le vôtre est dans ce cas...

LÉANDRE.

Comment, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je ne dis pas, vous ne sauriez le lire?
Je n'ai pas dans les yeux votre malheur écrit?
Regardez-moi, monsieur...

LÉANDRE.

Il a perdu l'esprit.
Parle...

FRONTIN.

Plus d'espoir...

LÉANDRE.

Quoi?...

FRONTIN.

Vous êtes jeune, aimable,
Voilà votre malheur...

LÉANDRE.

Comment?...

FRONTIN.

Oui; c'est le diable:
Il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez voûté,
Ridé, cassé, goutteux, impotent, édenté,
Que d'avoir ce minois et cet air fait pour plaire.
Je vois que vous voulez encore un commentaire:
Silence, on y viendra. Vous autres jeunes gens
Croyez que tout est dit lorsqu'on n'a que vingt ans:

De vos vœux là-dessus vous fondiez l'édifice;
C'est ce qui le détruit...

LÉANDRE.

Ah! Frontin, quel supplice!
De cette énigme enfin apprends-moi donc le mot.

FRONTIN.

Ce recit, comme vous, m'avoit rendu fort sot;
Je vais vous l'expliquer. Monsieur Orgon le père
Veut un gendre qui soit au moins sexagénaire.
Sa fille a la bonté de vouloir ce qu'il veut;
Voilà votre congé, ce me semble.

LÉANDRE.

Il se peut
Que Dorise consente à cette extravagance?

FRONTIN.

Bon! Elle épouseroit, tant elle a d'indolence,
Un siècle bien complet. Aussi que n'avez-vous
Quelque vingt ans de plus? vous seriez son époux.
Le point essentiel, quand on veut une fille,
C'est de s'accommoder au plan de sa famille;
Vous avez tort, monsieur. De plus, certain grison
Bientôt pour épouser arrive en la maison:
L'affaire est résolue...

LÉANDRE.

O ciel! quel coup de foudre!
Frontin, à l'oublier ne pouvant me résoudre,
Il faut, ou l'arracher des mains de ce rival,
Ou mourir...

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal.

Mourir est un parti qu'on ne doit jamais prendre.
Fi donc! un seul revers doit-il vous faire rendre?

LÉANDRE, *après avoir rêvé.*

Non; je verrai Dorise, et je lui parlerai.
Le dessein en est pris, je l'exécuterai.
Amour, seconde bien ma bizarre entreprise:
Tout me devient permis...

FRONTIN.

Mais sa main est promise.

LÉANDRE.

N'importe; un téméraire est heureux en amour.
Suis-moi...

FRONTIN.

Je m'attendois, monsieur, à ce retour;
Vous êtes, je le vois, un héros de tendresse.
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux est foiblesse:
Vous sortez en secret de votre garnison
Pour venir à Paris sans aucune raison:
Vous voyez en passant une fille assez belle,
Si l'on veut, et d'abord vous soupirez pour elle:
Vous venez vous loger dans la même maison,
Nourrir par conséquent votre amoureux poison:
Vous voulez aussitôt tâter du mariage,
Tenter je ne sais quoi. Mais ces feux de passage
N'ont pas de votre père obtenu l'agrément:
Sa tendresse pour vous en agit librement...

LÉANDRE.

Suis-moi sans répliquer...

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ah! te voilà, tigresse

MARINE.

Eh! c'est toi qui me fuis. .

FRONTIN.

Pour affaire qui presse,
J'obéis à mon maître : il est désespéré.
Je ne sais quel projet dans sa tête est entré,
Il veut que je le suive; adieu, duègne inflexible

SCÈNE IV.

MARINE.

Il a, ma foi, raison, je suis une insensible.
Avec quelle rigueur j'ai traité cet amant,
Qu'autrefois j'aurois plaint et servi sûrement!
Je ne me conçois pas : l'hymen le plus bizarre,
Le plus fou, le plus sot, à mes yeux se prépare;
Et je vois de sang-froid que l'on fait le malheur
D'une enfant que j'immole aussi par ma tiedeur.
Je l'aime, et cependant je la vois la victime
D'un père qui s'arroge un droit illégitime.
Non, ne le souffrons pas; osons la garantir
De ce coup qui contre elle est tout prêt à partir:

Elle a trop de vertu pour n'être pas à plaindre
Dans cet état affreux où l'on veut la contraindre.
Comme je la connois, avec un vieux mari
Elle croiroit devoir n'exister que pour lui.
Cependant j'ai laissé trop avancer l'affaire,
Et pour parer le coup je ne sais comment faire.
Mais quelqu'un vient, rentrons...

SCÈNE V.

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

La peste, quel minois!
Me voilà pris d'emblée; avançons toutefois.
Ma belle... car ce nom est le vôtre sans doute,
Vous voyez.. vous voyez mon esprit en déroute;
Je ne puis m'expliquer, tant je suis interdit.

MARINE.

Que voulez-vous? Ici qu'est-ce qui vous conduit?

CRISPIN.

Doucement. Il est vrai que je viens pour un autre,
Mais en fait d'intérêt le plus vif est le nôtre.
Mettons de l'ordre à tout, et commençons par moi.
Je suis pétrifié de tout ce que je voi;
Et, pour dire en un mot tout ce qui me transporte,
Je t'aime, mon enfant, ou le diable m'emporte.
Je ne sais d'où tu viens, d'où tu sors, où tu vas;
Mais dès ce moment-ci je m'attache à tes pas,
Et tu me permettras au moins d'être ton ombre.

MARINE.

Le ton est familier...

CRISPIN.

Ton accueil un peu sombre.
Idole de mon cœur, adoucis tes regards;
Vois les miens...

MARINE.

Dis ton nom, ton dessein, ou je pars.

CRISPIN.

Attends, ne sais-tu pas ici certaine fille
Que l'on doit marier?...

MARINE.

Oui...

CRISPIN.

Fort jeune et gentille.

MARINE.

Que t'importe?...

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un commerçant
Que l'on appelle Orgon...

MARINE.

Je la sers.

CRISPIN.

Justement.
Je viens pour t'épouser...

MARINE.

Parle donc, eh! belitre,
Je te ferai bientôt finir sur mon chapitre.
On ne m'épouse point.

CRISPIN.

Je suis pourtant ton fait.

MARINE.

Finis... ou...

CRISPIN.

Tu le veux; je suis donc le valet
D'un quidam arrivé pour épouser Dorise.
Ergo, moi je t'épouse... Eh bien! quelle surprise!

MARINE.

Mais on ne l'attendoit au plus tôt que demain.

CRISPIN.

L'amour, comme tu sais, abrége le chemin :
C'est lui qui nous amène...

MARINE, *à part.*

O ciel! que dois-je faire?
Écoute. A tes discours, je vois que tu veux plaire,
Je t'en tiens compte; mais il me faut un portrait.

CRISPIN.

Je te comprends : il faut peindre mon maître en laid.

MARINE.

Non : fais-le tel qu'il est; c'est tout ce que j'exige.

CRISPIN.

Mais songe, mon enfant, à quoi l'honneur m'oblige.

MARINE.

Et l'amour...

CRISPIN.

Il est vrai, cette dette prévaut,
Et je vais l'acquitter. D'abord son grand défaut
Est de s'aimer lui-même autant qu'un petit-maître,
Veillant sans cesse aux soins de conserver son être.

Il se croit en amour encore dangereux,
Galant, même coquet, quoiqu'il soit assez vieux
Pour devoir renoncer, je pense, au mariage.

MARINE.

Bon...

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides et son âge;
Se croyant jeune encor, quoiqu'on lui sache un fils
Grand comme père et mère, et qui court le pays;
Dupe le plus souvent pour être trop crédule,
Enfin, comme tu vois, d'un parfait ridicule.
Mais le voici lui-même...

MARINE, *à part.*

Il me vient un projet
Bien singulier, bien fou; nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, MARINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Sait-on mon arrivée? as-tu vu le beau-père?

CRISPIN.

Pas encor.

LÉANDRE.

Comment donc?

MARINE.

Monsieur, point de colère,
On la saura trop tôt...

LÉANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MARINE.

Ah! monsieur, tout va-t-il suivant notre souhait?
Du père, je le sais, vous avez la promesse;
Mais si je connois bien l'esprit de ma maîtresse,
Quoique simple, et n'ayant aucune passion,
Elle aura pour votre âge un peu d'aversion;
Et je crains qu'en voulant lui faire violence,
On ne pousse son cœur à quelque extravagance.

CRISPIN.

La crainte est de bon sens.

LÉANDRE.

Suis-je si fort âgé?
Je sais cent jeunes gens qui n'ont pas l'air que j'ai.

MARINE.

C'est ce qui me surprend, et me donne une idée
Bizarre en apparence, et cependant fondée.

LÉANDRE.

Quelle est-elle?

MARINE.

D'abord elle paroît un jeu;
Mais, à vous dire vrai, j'y compterois un peu.
Ma maîtresse est bien neuve, et par rapport au père,
Il est si bon, ma foi...

CRISPIN, *à part.*

Quel diantre de mystère?

MARINE.

Plus je vous envisage, et plus j'en suis d'avis.

LÉANDRE.

De quoi donc?

MARINE.

Auriez-vous des enfants?

LÉANDRE.

J'eus un fils,
Qui, de robin d'abord devenu militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiète guère :
Laissons-le, son état excite mon courroux.

MARINE.

Fort bien, mais sous son nom que ne vous offrez-vous?
Fait comme vous voilà, frais encore et l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est là l'essentiel : vous concevez fort bien,
Soit desir du couvent, soit larmes, soit prière,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son père.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits,
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix.
Comme elle n'aime rien, la réussite est sûre :
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.

LÉANDRE.

Ton projet me plaît fort; je voudrois le tenter.

MARINE.

C'est que vous pourrez plaire et vous faire écouter;
Au lieu que sous l'habit, la qualité de père,
Vous vous feriez haïr : pardon, je suis sincère;
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens.
A leurs yeux prévenus les pères ont cent ans;
C'est le nom qui fait tout : ne vous faites connoître

Qu'en qualité de fils; vous passerez pour l'être.

LÉANDRE.

Tu crois...

MARINE.

Si je le crois? Vous en avez tout l'air.
Par quelques petits soins il faudra vous aider;
Avoir une coiffure un peu plus élégante,
Un peu plus d'art, et tout passera notre attente.
Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris?
Nos tendres Adonis en naissant sont flétris.
La sottise, l'habit, affichent la jeunesse;
Mais tout, à cela près, annonce la vieillesse.

CRISPIN, *bas.*

La friponne, je crois, veut se moquer de lui.

LÉANDRE.

Faisons plus...

MARINE.

Oui, je veux vous servir aujourd'hui.
Souffrez la liberté qu'avec vous j'ose prendre,
Mais je me sens pour vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE.

Tu n'obligeras pas, je t'assure, un ingrat.

MARINE.

Ne jugez pas de moi, monsieur, par mon état.
Je sers sans intérêt.

CRISPIN.

L'honnête conscience!

LÉANDRE.

Je dis donc, pour fixer encor la vraisemblance,
Qu'il faudra que j'apporte une lettre...

MARINE.

De vous,
Où vous proposerez votre fils pour époux :
A merveille.

LÉANDRE.

Ajoutant que quelque maladie
De me remarier éloigne toute envie :
Orgon d'un pareil tour ne peut se défier,
Voyant mon écriture, à moins d'être sorcier.
Pour autre que mon fils il ne sauroit me prendre;
Sauf à me démasquer quand je serai son gendre.

MARINE.

Que d'esprit! il n'est rien de mieux imaginé.

LÉANDRE.

Oui, je franchis le pas; j'y suis déterminé :
Mais tu me serviras auprès de ta maîtresse.

MARINE.

Allez, tout est à vous, mon zéle et mon adresse.

LÉANDRE.

Je vais tout préparer, et je reviens à toi...

CRISPIN.

Aussi jeune, aussi frais, aussi galant que moi.

SCÈNE VII.

MARINE.

Quelle dupe! Ma foi, pour certaines personnes,
Quand on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
Je puis déja compter que l'hymen préparé,

S'il n'est rompu, sera tout au moins différé.
Or, voyons maintenant ce qui nous reste à faire,
Afin qu'à notre Orgon ce sot ne puisse plaire :
Contrarier son choix, et blâmer son projet,
Moyen sûr de venir à ce premier objet;
Interroger encor le cœur de ma maîtresse,
Peindre du jeune amant les traits et la tendresse,
Les aboucher ensemble en secret un instant;
C'est l'article second et le plus important.
Mais on vient, taisons-nous...

SCÈNE VIII.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Oui, c'est dans la vieillesse
Qu'on trouve des douceurs de la plus sage espèce;
L'époux, à qui demain tu dois donner ton cœur,
A tout ce qu'il te faut pour faire ton bonheur.
Je le connus jadis; il doit avoir mon âge;
Il est par conséquent aussi prudent que sage.
Ses traits de mon esprit sont assez effacés;
Mais il n'étoit pas mal, et ce doit être assez.
C'est la raison qui met la paix dans un ménage,
Et la raison n'est pas aux époux de ton âge;
Tu n'aurois, en un mot, jamais pu mieux choisir.

DORISE.

Je ne refuse pas, mon père, d'obéir;
Mais le rapport d'humeurs n'est-il pas nécessaire?

ORGON.

Bon! le rapport d'humeurs, jargon, pure chimère.
Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux;
Douce comme on te voit...

MARINE.

Mais, monsieur...

ORGON.

Taisez-vous.

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractère.
Mais, dites-moi, monsieur, quand sa défunte mère
Eut été votre femme un mois ou deux au plus,
Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus?
Vous nous avez conté qu'avant que d'être femme,
Elle sembloit avoir d'autres mœurs, une autre ame.
Eh! ne sait-on pas bien que l'hymen change tout?
Le moyen qu'un mari nous attache, et sur-tout
Quand on le prend ainsi sans choix et sans tendresse?
Y pensez-vous, monsieur, d'immoler ma maîtresse
Au projet le plus fou qui jamais ait été?
C'est unir, comme on dit, la mort à la santé.
C'est projeter enfin une action inique,
Et qui mériteroit, en bonne politique,
Une correction...

ORGON.

As-tu dit?

MARINE.

C'est selon;
Oui, si vous vous rendez; si vous persistez, non.
J'ai cent choses à dire...

ORGON.

Et moi rien à répondre
Qu'un seul mot, qui suffit, je crois, pour te confondre.
La dispute m'ennuie, et d'ailleurs ma santé
Ne veut pas que je parle avec vivacité.
Tu me permettras donc d'être un peu laconique;
Et, sans aller chercher des fleurs de rhétorique,
Disposez-vous, Dorise, à donner votre main
A l'ami que j'attends, peut-être dès demain.

SCÈNE IX.

DORISE, MARINE.

MARINE.

Si je pouvois vous croire assez fine, assez sage,
Pour chercher en ceci l'espoir d'un prompt veuvage
Ou votre liberté, je dirois : C'est bien fait.
Plus l'époux sera vieux, plus il est notre fait;
On ne peut trop payer un bien de cette espèce.
Mais vous dont la conduite est sans art, sans finesse,
Vous à qui d'être fille ou veuve est fort égal,
Pourquoi laisser conclure un hymen si fatal,
Tandis qu'un cavalier, jeune, galant, aimable,
Vous aime, vous adore? Un hymen effroyable
Fera votre malheur et le sien à-la-fois.

DORISE.

Marine, que dis-tu?

MARINE.

Je dis ce que je vois.
Je sais de par le monde un homme qui soupire,

Plein d'un amour secret qui pour vous le déchire;
Son valet à l'instant vient de m'en informer.
Ah! c'étoit là l'epoux qui devoit vous charmer.
(*à part.*)
Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence?

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine; il n'est plus d'espérance
Pour cet homme qui m'aime, et n'a pu s'expliquer.
Je dois tout a mon père, et ne puis lui manquer:
C'en est fait... L'as-tu vu? cet amant?

MARINE.

Pas encore.
Je ne l'ai qu'entrevu...

DORISE.

D'où sais-tu qu'il m'adore,
Qu'il est jeune, charmant? Pourquoi donc m'abuser?
A t'ecouter aussi devrois-je m'amuser?

MARINE.

Eh bien! donnez les mains à ce beau mariage:
Votre amant en mourra; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur.

DORISE.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions et par vos faussetés:
D'où peut-elle savoir qu'il mourra?

MARINE.

Je devine.
Il mourra, c'est la règle...

DORISE.

Ah! taisez-vous, Marine.

MARINE.

Il est un sûr moyen de conserver ses jours...

DORISE.

Il en est un aussi d'abréger vos discours;
Adieu.

MARINE.

Quel changement! Est-ce bien elle-même?
O ciel! quand le péril pour nous devient extrême,
Elle s'avise enfin d'avoir un peu d'humeur;
Serois-je par hasard allé jusqu'à son cœur?
J'ai peine à le penser; mais, quoi qu'il en arrive,
Osons faire pour elle une défense vive.

SCÈNE X.

LÉANDRE PÈRE, *en militaire;* MARINE, CRISPIN.

MARINE.

Comment donc, déja prêt?...

LÉANDRE.

Rien n'étoit plus aisé,
Plus court. Qu'en penses-tu? suis-je bien déguisé?

MARINE.

A ravir! J'ai bien vu des héros en peinture,
Mais aucun d'eux, ma foi, n'avoit votre figure;
Vous gagnerez Dorise indubitablement:
Le sexe a pour l'épée un si tendre penchant!
Un cœur auprès de qui vainement on s'épuise

Est pour un militaire une place conquise.
Paroît-il, l'ennemi fuit d'abord : on le joint ;
Il tremble, il capitule, il débat quelque point :
On le presse ; et bientôt il se plaît à se rendre.
La plus mince bicoque est moins aisée à prendre ;
C'est une vérité sans appel. Cependant
Il pourroit arriver que de son sentiment
Le père un peu jaloux vous fût un peu contraire.
Mais, comme nous disions, l'important de l'affaire
Est d'avoir ma maîtresse, et de gagner son cœur.
Ainsi gardez-vous bien de prendre quelque humeur,
Supposé que le père, ami de la vieillesse,
Aille vous chicaner sur un peu de jeunesse.
Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LÉANDRE.

Va, je fonde sur toi mon plus solide espoir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Cette fille est charmante, et je prendrai soin d'elle.
Que de vivacité, que d'esprit et de zèle !

CRISPIN.

Je l'adore, monsieur...

LÉANDRE.

Le sot. Souviens-toi bien
De ce que je t'ai dit, et ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Oh! non: vous êtes vous, et cependant sans l'être.

LÉANDRE.

Quel galimatias! Je suis fils de ton maître.

CRISPIN.

Et le père à la fois...

LÉANDRE.

Le traître ! le butor !
Je suis Léandre fils, te le dirai-je encor?

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois, il faudra que j'en rie.
Je vais bien me donner ici la comédie;
A cinquante ans et plus, avec des cheveux gris,
Vouloir se dire jeune et passer pour son fils!
Qui diantre le croira?...

LÉANDRE.

Tout le monde, j'espère.

CRISPIN.

Des aveugles au plus...

LÉANDRE.

Voudrois-tu bien te taire?

CRISPIN.

Mais si monsieur Orgon se rappelant vos traits...

LÉANDRE.

Cela ne se peut pas...

CRISPIN.

Mais par hasard?...

LÉANDRE.

Oh! mais...
Je suis certain que non : trente bonnes années

Sans que l'on se soit vu, détruisent les idées.
Je ne puis rappeler sa figure à mes yeux,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux?

CRISPIN.

Non : ce que je voudrois, c'est que dans cette ville
Votre fils eût, monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît...

LÉANDRE.

Oses-tu nommer ce libertin?
J'ai trouvé le secret de punir mon coquin;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif!
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif!

LÉANDRE.

C'est le père, je crois...

CRISPIN.

Allons, ferme, courage :
Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge.
Pour paroître plus jeune, extravaguez plutôt.
Quelle lenteur! déja vous êtes en défaut.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

ORGON.

Qui me demande ici? Messieurs, qui vous amène?

CRISPIN.

Monsieur, nous descendons du carrosse du Maine.

ORGON.

J'en attends un ami, ne l'auriez-vous pas vu?
Vient-il? ne vient-il pas? vous seroit-il connu?
Venez-vous de sa part?...

CRISPIN, *bas.*

Faites parler la lettre.

LÉANDRE.

Voyez ce mot d'écrit que je dois vous remettre,
Il contient le sujet qui me conduit ici.

ORGON.

(*Il lit.*)

Pourquoi donc m'écrit-il? « Mon vieux et cher ami,
« Tu m'avois proposé ta fille pour épouse;
« Mais d'un si grand bonheur la fortune jalouse
« De mille maux cruels m'a fait sentir le poids :
« Peut-être je t'écris pour la dernière fois.

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire malade;
Croyez-le...

ORGON.

Qu'a-t-il donc?

CRISPIN.

C'est bien une autre aubade.
A son âge, monsieur, vous le croyez sensé.
Non. Tout-à-coup un jour son cerveau renversé,
Ses fibres, sa raison, perdant leur harmonie,
Il fut saisi d'un mal qu'on appelle folie.

ORGON.

Comment donc?...

CRISPIN.

Oui, monsieur, il est fou, demandez.
J'avois cru quelque temps mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait...

LÉANDRE, *à part.*

Quand finiras-tu, traître?

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon maître,
Il en sait là-dessus plus que moi...

ORGON.

Je le plains.
Pauvre ami!

CRISPIN.

Poursuivez, vous verrez ses desseins.

ORGON, *continuant de lire.*

« Conserve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille;
« Mon fils l'officier peut épouser ta fille.
Je suis son serviteur; son fils n'est point mon fait.
C'est quelque libertin...

LÉANDRE.

Achevez, s'il vous plaît.

ORGON.

« Ma lettre par ce fils te doit être remise.
« Il est digne en tout point de l'aimable Dorise;
« Économe prudent, et d'un esprit rassis.

CRISPIN.

Ce père-là, monsieur, connoît très bien son fils.

LÉANDRE.

Les pères sont suspects en pareille matière.

ORGON.

Vous êtes donc ce fils, ce si beau caractère?

LÉANDRE.

Vous pourrez l'éprouver.

ORGON.

Votre père est un sot.

CRISPIN.

Beau début...

ORGON.

Un refus, monsieur, est votre lot.

LÉANDRE.

Je comptois mériter de remplacer mon père.

ORGON.

Mais ma fille n'est pas un bien héréditaire;
Je prétends lui donner un vieillard pour époux.

LÉANDRE.

Mais, monsieur, son avis là-dessus l'avez-vous?

ORGON.

Je saurai l'obtenir. Eh! s'il vous plaît, votre âge?

CRISPIN.

Oh! l'âge n'y fait rien quand on sait être sage :
Je réponds pour monsieur; quelque jeune qu'il soit,
Son esprit est tranquille, et son cœur ne conçoit
Ni desir violent ni transport de jeunesse;
Il a jusqu'aux vertus de la sage vieillesse ;
Par exemple, économe à passer en maint lieu,
Chez de mauvais plaisants, pour un fesse-mathieu.

LÉANDRE, *bas.*

Te tairas-tu?

CRISPIN, *bas.*

Laissez, on sait ce qu'on doit dire.
Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles et coûteux?
Non : c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard; en un mot, si vous doublez son âge,
Son père n'en sait pas là-dessus davantage ;
C'est un autre lui-même.

ORGON.

Il lui ressemble assez.

CRISPIN.

Traits pour traits...

ORGON.

En effet.

CRISPIN.

Vous vous y connoissez:
Qui vous attrapera doit être passé maitre.
Allons, en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards.

ORGON.

Point du tout, je serai là-dessus sans égards.
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande ville;
On n'y déteste pas par-tout les jeunes gens:
Mais pour gendre, monsieur, je n'en veux point céans.
Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge;
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,
A qui je préférois votre père en ami.
Je vais conclure ailleurs, et c'est tant pis pour lui.
Vous serez de la noce...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

LÉANDRE.

Loger chez lui d'abord, voir sa fille, et lui plaire.

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LÉANDRE.

Dorise pour mon fils pourra me prendre aussi;
Tu vois dans le panneau comme a donné le père.

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la chimère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE FILS, *en vieillard;* FRONTIN.

FRONTIN.

L'amour est un vrai fou ! Peut-on bien sensément
Se déguiser, monsieur, aussi bizarrement?
Enfin vous le voulez, et je vous laisse faire.

LÉANDRE.

Je pourrai voir Dorise, et peut-être lui plaire;
Laisse-moi cet espoir...

FRONTIN.

Vous êtes entêté,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

Hem. . Frontin, avec moi tu lâches bientôt prise.
Quoi ! déja cet amour...

FRONTIN.

Quel amour?

MARINE.

Pour Dorise.

Qu'est devenu ton maître?

FRONTIN.

Il est devenu fou.

MARINE.

Fou?

FRONTIN.

Mais fou décidé.

MARINE.

Comment donc, et par où

FRONTIN.

Tiens, ma chère, c'est lui qu'ici je te présente :
La mascarade est-elle assez extravagante?

MARINE.

De cet état cruel pourquoi suis-je témoin?
Frontin, de son amour je voulois prendre soin,
Et je me reprochois avec toi ma conduite.

LÉANDRE.

Que dites-vous, ô ciel! Quand ma flamme réduite
A ce déguisement inspiré par l'amour,
Quand prêt à me servir d'un bizarre détour,
Je vais montrer aux yeux de Dorise déçue
Les tendres sentiments dont mon ame est émue,
Marine à me servir auroit quelque penchant?

MARINE.

Mais il ne parle pas comme un extravagant;
Il n'est donc pas si fou?...

LÉANDRE.

Comment donc? Qu'est-ce à dire?

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

MARINE.

Je vois que tu veux rire.
Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un amant.

LÉANDRE.

En ce cas, pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me deguise.
Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien,
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée;
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit et reviens à l'instant.

MARINE.

Mais... quitter cet habit... Attendez un moment...
Cette ruse est toujours très bonne pour le père;
C'est lui qu'il faut gagner... Oui... plus je considère...
A merveille... Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les vieillards; mais sa crédulité,
Mon adresse sur-tout, nous tirera d'affaire.

LÉANDRE.

Quelle reconnoissance!

FRONTIN.

Ah! quant à son salaire,
Je vous acquitterai; qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux médecin.

LÉANDRE.

Mais, Marine, j'ignore à fond la médecine.

MARINE.

Qu'importe? on dit des mots, et l'auditeur devine.
Croyez l'être vous-même, et chacun le croira.
J'en sais cent qui, pour l'être, ont au plus cet art-là.
Parmi tous les époux promis à ma maîtresse,
Nous n'en avons point eu, je crois, de cette espèce;
Nouveauté, premier piége. Un second, et le bon,
C'est que depuis un temps notre monsieur Orgon
De sa santé se fait une étude profonde,
Et pour cela cet art nous vient le mieux du monde.
Je veux faire de vous un habile homme. Enfin
Ma fable est toute prête, et nous verrons la fin.
Pour Dorise, parlez en amant de votre âge,
Et forcez la nature à percer le nuage.
Comme on ne sait encor ce qu'elle aime, parlez,
Pressez; que vos regards, vos soupirs redoublés,
Vos discours, en un mot, aillent chercher son ame,
Y porter l'embarras, et bientôt votre flamme...
Toi qu'on peut avoir vu, sors vite, allons, dehors.
Tu ne nous sers à rien.

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

MARINE.

J'entends le père, il faut qu'ici je le prévienne.
Cachez-vous ici près jusqu'à ce que je vienne
Vous dire le moment propice à vous montrer;
Je ne serai pas longue à le bien préparer.
Moi je conduis la barque, et vogue la galère.

SCÈNE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Malgré les sentiments qui m'attachent au père,
J'ai très bien fait d'avoir remercié le fils;
J'ai parlé comme il faut, et je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche sa valise;
Il pourroit l'y laisser: il pense que Dorise
Sur son compte sera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir. Que fais-tu donc là, toi?

MARINE.

Je rêve...

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure!
Moi qui vous aime.

ORGON.

Eh bien! ma dernière aventure,
Qu'en dis-tu? Tu croyois que, suivant tes avis,
Le père me manquant, j'accepterois le fils.
Non, non: à mon projet je tiendrai, quoi qu'on dise,
Et ce beau jouvenceau n'est point fait pour Dorise.
Je m'embarrasse peu de ton opinion:
Car il est honoré de ta protection;
Les fils auprès de toi valent mieux que les pères:
Tantôt tu m'as si bien établi tes chimères

Devant ma fille même : heureusement pour moi,
Que sa docilité la retient sous ma loi :
Tu veux me la gâter...

MARINE.

Qui, moi? Je le confesse,
Je penchois ce matin un peu pour la jeunesse :
Mais j'ai changé, ma foi, monsieur, du noir au blanc,
Et je lui verrois prendre un vieillard à présent,
Sans vous en dire un mot; et tenez, au contraire,
Un médecin fameux, presque sexagénaire,
Cet illustre étranger que l'on vante si fort...

ORGON.

Ce médecin anglais?

MARINE.

Oui.

ORGON.

Monsieur de Clinfort?
Cet homme d'un si rare et si parfait mérite,
Que je cherche par-tout.

MARINE.

J'ai reçu sa visite.
De ma jeune maîtresse amoureux à l'excès,
Auprès d'elle il vouloit obtenir un accès,
Et je l'aurois servi du meilleur de mon ame,
Si je n'avois de vous craint quelque nouveau blâme.

ORGON.

Cet homme-là, Marine, est unique en son art :
Tempérament, humeurs, il voit tout d'un regard.

MARINE.

C'est un aigle en science, et cependant modeste.

ORGON.

On me l'a dit très riche, et je le crois.

MARINE.

La peste!

Il fait de l'or : mais chut, il a d'autres secrets
Plus utiles encor, plus rares, plus parfaits ;
Avec certaines eaux qu'il compose lui-même,
Il vous fait vivre un homme un siècle, au-delà même.
Il en est bien la preuve; à cinquante et six ans,
On lui voit les couleurs, les yeux des jeunes gens.

ORGON.

Comment donc, et pourquoi ne pas servir sa flamme?

MARINE.

Fi donc! d'un médecin ma maîtresse être femme!
Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusque chez leurs amis:
Elle n'en voudroit point...

ORGON.

Que m'importe Dorise?
Je le prendrois pour moi.

MARINE.

N'est-elle pas promise
A ce sot arrivant? En vérité c'est lui
Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

ORGON.

Il n'aura pas ma fille.

MARINE.

En ami de son père,
Vous la lui donnerez, et vous ne pouvez guère...

ORGON.

Je t'assure que non; et je délibérois
Qui de mes vieux amis tantôt je choisirois :
Car je veux au plus tôt finir ce mariage.
Ce beau fils de famille a projeté, je gage,
D'avoir avec Dorise un entretien secret,
Et de gagner son cœur, pour nuire à mon projet;
Mais j'aurai le plaisir, en terminant l'affaire,
De bien berner un fat qui ne sauroit me plaire.
D'abord sur Alcidon j'avois jeté les yeux;
Mais, je te l'avouerai, ton parti me plaît mieux,
Marine; un médecin se préfère à tout autre :
S'il ne revenoit plus?

MARINE.

Quelle erreur est la vôtre?
Il aime...

ORGON.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien!... Il reviendra cent fois.

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve notre choix.
Un médecin pareil est un trésor, Marine :
Je braverois dès-lors la vieillesse assassine.

MARINE.

Si c'étoit lui, monsieur? j'entends quelqu'un.

ORGON.

Va voir :
Dorise aime son père, et c'est là mon espoir.
Cette fille pourtant a du bon, et je l'aime.

SCÈNE IV.

ORGON, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE, *bas.*

Songe à me seconder...

MARINE, *bas.*

Songez bien à vous-même.

(*haut, à Orgon.*)

C'étoit lui justement...

LÉANDRE.

Excusez-moi, monsieur,
Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :
Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre.

ORGON.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre;
On vous connoît, monsieur, de réputation,
Pour un homme divin dans sa profession.

LÉANDRE.

Hélas! on est toujours homme par sa foiblesse :
Quel remède mon art a-t-il pour la tendresse?
Aucun : et s'opposer à mes desirs pressants,
C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.
Je sais que ces transports sont peu faits pour mon âge;
Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage :
Vains efforts! mon amour s'est accru de moitié.
Ah! monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié?
En faveur de l'amour secourez la vieillesse.

ORGON, *à Marine.*

Ah! que pour lui, Marine, il m'émeut, m'intéresse!

MARINE.

Je suis tout comme vous.

ORGON.

Tout ce que l'ou m'a dit
Du savoir de monsieur, et de son grand esprit,
Me le fait estimer autant que son langage.
Comment! on dit, monsieur, que vous avez l'usage
D'une eau qui dans nos corps conserve la santé.

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, monsieur, la vérité;
Et le prendriez-vous pour un sexagénaire?
La voix, les yeux, le teint, tout vous dit le contraire :
Je prendrai quelques jours de cette eau, sur ma foi.

ORGON.

Je voudrois qu'il en fît une épreuve sur moi.

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez pour gendre.

ORGON.

Ces secrets-là, monsieur, ne peuvent se comprendre.

MARINE.

Bagatelle...

LÉANDRE.

Sans doute. Il est dans chaque corps
Un principe de vie, ame de leurs ressorts.

MARINE.

Vous l'entendez...

ORGON.

Un peu.

LÉANDRE.

Ce principe de vie,
D'une fleur, par exemple, il faut que la chimie
Aille le déterrer, l'extraire par son art :
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

ORGON.

Oh ! je voudrois qu'il fût entendu de Dorise !

LÉANDRE.

Je dis plus : telle plante a par les lois du sort
Dix ans à vivre ; eh bien ! par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie ;
Le calcul est facile : à tel qui me supplie
De lui donner dix ans, cette plante suffit.
Tel en demande vingt, une autre les fournit.
J'ai tout cela, monsieur, par classe dans ma tête.

ORGON.

Que de vivre avec vous je me fais grande fête !
Vous connoissez encore, à ce qu'on dit, des gens
L'humeur, le caractère...

LÉANDRE.

Ah ! c'est de mes talents
Le plus simple, monsieur, et le plus inutile.
Je vois bien que chez vous règne une humeur facile ;
Que vous êtes léger, quelquefois inégal,
Crédule, plein d'honneur...

MARINE.

Hem ! vous peint-il si mal ?

ORGON.

Il ne ment pas d'un mot.

LÉANDRE.

Je n'ai vu votre fille
Que deux fois tout au plus; mais dans votre famille
Vous trouveriez à peine une si douce humeur.

ORGON.

Eh! Marine, monsieur...

LÉANDRE.

Oh! je la sais par cœur.

MARINE, *bas.*

Auroit-il l'impudence....

LÉANDRE.

Elle est fille très fine,
Pleine d'esprit, adroite, et quelquefois mutine;
Fille enrageant de l'être...

MARINE.

Alte-là, s'il vous plaît.

ORGON.

Oh! parbleu! voilà bien à chacun son portrait:
Il m'enchante : un mortel, sans se donner au diable,
Peut-il en tant savoir? Vous êtes admirable.

LÉANDRE.

A quoi sert tout cela, si mon âge déplaît?

ORGON.

Il vous sert au contraire, ainsi qu'à mon projet.
Vous ne savez donc pas que je hais la jeunesse,
Et que je ne connois de talents, de sagesse,
Que chez les anciens, que chez les vieilles gens?
Il faut pour toute chose être de notre temps.
On ne voit plus aux mœurs ni régles ni scrupules;
Ceux qui nous ont suivis sont pleins de ridicules,

Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

LÉANDRE.

On ne peut pas mieux dire et penser là-dessus.

ORGON.

Enfin vous me plaisez, et je vous prends pour gendre.
Oui, vous seul à ma fille avez droit de prétendre:
Je vais vous la chercher, et reviens à l'instant;
Tâche de l'amuser, Marine, en attendant.

SCÈNE V.

LÉANDRE FILS, MARINE.

MARINE.

Et d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille:
Le principe de vie a flatté son oreille.
Moi-même j'ai pensé croire, en vous écoutant,
Qu'en effet vous aviez ce secret important:
Comme vous en parliez!

LÉANDRE.

Sans pourtant me comprendre.

MARINE.

En vérité?

LÉANDRE.

D'honneur.

MARINE.

Moi, je croyois l'entendre.
Et voilà ce que font ces grands diables de mots;
Ils ne manquent jamais de convaincre les sots.

LÉANDRE.

Quoique jusqu'à présent la fortune nous rie,
J'ai honte d'employer la charlatanerie :
Nous nous jouons tous deux d'un homme simple et bon,
Du père de Dorise, un galant homme...

MARINE.

Bon !

LÉANDRE.

A quelle fausseté ma tendresse m'embarque !

MARINE.

Il est bien temps, ma foi, d'en faire la remarque :
Voulez-vous vous dédire? il m'en vient le dessein.

LÉANDRE.

Ah ! je perdrois Dorise...

MARINE.

Allons donc notre train :
Il n'est plus question que de voir ma maîtresse.

LÉANDRE.

Tu veux que je dérobe à ses yeux ma jeunesse.

MARINE.

Oui... Si nous la trompons, c'est agréablement.
Tâchez d'en triompher sous ce déguisement,
La gloire en est plus grande; et, sans nous compromettre
Aux ordres paternels laissons-la se soumettre.
La mettant du secret, il faut vaincre son cœur :
Et qui nous répondra d'en chasser la froideur?
Et puis je tremblerois, l'eussiez-vous attendrie,
Qu'elle ne découvrit notre supercherie.
Elle tromper son père? il n'y faut pas compter;
Elle iroit malgré nous peut-être tout conter :

Au lieu que, vous vît-elle avec indifférence,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance.
Vous vous ferez aimer quand vous serez époux.

LÉANDRE.

De l'être comme amant je serois plus jaloux.

MARINE.

Et laissez là, monsieur, votre délicatesse.

LÉANDRE.

Je l'en aimerois moins...

MARINE.

Chut, je vois ma maîtresse :
De l'amour, des transports; allons, songez à vous.

SCÈNE VI.

ORGON, DORISE, LÉANDRE FILS, MARINE.

ORGON.

Oui, ma fille, ce soir il faut prendre un époux.
L'ami que j'attendois me rendant ma parole,
Il n'y faut plus penser : mais, ce qui m'en console,
Tout se répare au mieux. Ah! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité,
De cet homme divin tu deviendras la femme.
Il a pour tes appas la plus ardente flamme;
Il a l'âge requis pour faire ton bonheur :
Consulte là-dessus mes desirs et ton cœur.
Je te laisse...

MARINE, *à Léandre.*

Usons bien, monsieur, du tête-à-tête.

SCÈNE VII.

DORISE, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE.

On vous offre, Dorise, une triste conquête,
Et je sais que, formant d'inutiles desirs,
Un vieillard tel que moi doit perdre ses soupirs;
Je sens que mon projet est hardi, téméraire;
Qu'il falloit, vous aimant, savoir du moins me taire :
A quel âge l'amour connoit-il la raison!
Je n'ai pu dissiper des feux hors de saison.

DORISE.

Marine, à ce discours je ne sais que lui dire;
Il m'embarrasse.

MARINE.

Et moi, madame, il me fait rire.

LÉANDRE.

Je vous aime, Dorise, et de la vive ardeur
Qui se fait ressentir dans le plus jeune cœur :
Oui, j'en nourris pour vous tout le feu dans mon ame :
Ce que l'âge pourroit enlever à ma flamme
De desirs, de transports, et de vivacité,
M'est rendu par vos yeux et par votre beauté;
Et dans ma passion, tant je la sens extrême,
Je crois qu'on n'aime point autant que je vous aime.

DORISE, *à Marine.*

Quelle douceur! quel choix dans ses expressions!...
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons...

Mais .. regarde ses yeux...

MARINE.

Vraiment, il lorgne encore;
Tenez, tenez, de feux sa face se colore;
Il se ragaillardit. Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux?

DORISE.

Marine...

LÉANDRE.

Ah! c'est ce dieu qui me soutient, m'inspire;
De ses charmants effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur.
Et pourquoi dans le vôtre hésite-t-il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore?
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort?
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort.
Sans le fard de l'amour, par qui tout s'apprécie,
Les graces sont sans force, et la beauté sans vie.
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.
Vous ne répondez point; c'en est donc fait, Dorise!
Je vous suis odieux, parlez avec franchise.
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans;
Faites tomber sur moi les mépris offensants,
Je les ai mérités...

DORISE.

Mais est-on méprisable
Pour vanter son ardeur quand elle est véritable?
Vous ne connoissez pas ma façon de penser,

Vous auriez moins sujet de vous embarrasser.
La jeunesse est, dit-on, quelquefois imprudente,
Orgueilleuse, légère, étourdie, inconstante.

MARINE, *bas.*

Le beau petit portrait qu'on lui fait à son nez.

LÉANDRE.

Quel espoir vous portez a mes sens étonnés!
Quoi! mon âge n'a rien que le vôtre haïsse?
Ah! votre cœur est loin encor de l'artifice :
Vous ne me trompez pas, je puis compter sur vous.
Quoi! je pourrois un jour devenir votre époux?

DORISE.

Monsieur, l'obéissance est dans mon caractère :
Dès qu'en votre faveur j'ai vu pencher mon père,
Et qu'il croit que votre âge est fait pour mon bonheur,
Son goût à cet égard est celui de mon cœur.

LÉANDRE, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu, si je me fais connoître :
Respectons des vertus qui m'aideront peut-être.
(*haut.*)
Dorise, ce discours a flatté mon amour;
Vous me voyez troublé par l'espoir du retour.
(*Il tombe à ses genoux.*)

DORISE.

Levez-vous, levez-vous.

MARINE.

Peste, qu'il est agile!

LÉANDRE.

Belle Dorise, hélas, quel seroit mon asile,
Ma consolation, si vous me haïssiez!

Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grace, et décidez vous-même
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême :
Dites un mot...

DORISE.

Je crois vous l'avoir dit, monsieur :
C'est de mon père seul qu'on obtiendra mon cœur;
Sa moindre volonté fut toujours mon oracle.

LÉANDRE.

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle,
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi :
Je puis donc espérer, et perdre tout effroi.
Grands dieux! quelle est ma joie, et combien ma tendresse
S'accroit par cet espoir... je suis dans une ivresse...

MARINE.

La, ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens?

LÉANDRE.

Ah! l'amour rajeunit et mon cœur et mes sens;
Il devoit ce prodige à l'aimable Dorise.

MARINE.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise.
(*bas.*)
C'est assez...

LÉANDRE.

Je vous quitte, et c'est avec regret:
Souvenez-vous du moins qu'attendant mon arrêt
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre père.

MARINE, *bas, à Léandre.*

Bien...

SCÈNE VIII.

DORISE, MARINE.

MARINE, *à part.*

Voyons sur son cœur ce que la ruse opère.
(*haut.*)
Ma foi, c'est fort bien fait : fi donc ! les jeunes gens
Sont légers, glorieux, étourdis, imprudents.
Je n'ai pas devant lui voulu vous contredire :
Je me suis contentée au fond du cœur d'en rire.
La chose est très plaisante : un vieillard amoureux
Est une chose assez ridicule à mes yeux ;
Mais un vieillard aimé...

DORISE.

Qui t'a dit que je l'aime ?

MARINE.

Qui me l'a dit, à moi ? ce que j'ai vu moi-même.
« Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions !
« Sa voix même, Marine, a d'agréables sons. »

DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu, Marine ?

MARINE.

Mais je ne sais pourquoi...

DORISE.

(*bas.*)
Pourquoi ? Je le devine.

MARINE.

Il est si jeune...

DORISE.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien! n'a-t-il pas tort?
Il faut un âge mur, et j'en tombe d'accord.
Je ne suis plus pour lui; peut-être il vous oublie :
Et si vous m'en croyez, il n'aura plus l'envie
Ni même le pouvoir de revenir à vous.
On vient de vous laisser le choix de votre epoux;
C'est vous venger de lui que d'en choisir un autre.

DORISE.

Non, je n'en ferai rien...

MARINE.

Quel discours est le vôtre?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime...

MARINE.

Et mais, sûre, pourquoi?

DORISE.

C'est qu'il me l'a jure...

MARINE.

Plait-il?... A vous?...

DORISE.

A moi...

MARINE.

Vous l'avez vu?...

DORISE.

Sans doute : il m'a peint sa tendresse
D'une vivacite, d'un transport, d'une ivresse!
Je ne connoissois pas cent choses avant lui.

Ah! Marine, mon cœur s'est ouvert aujourd'hui.

MARINE.

Je tombe de mon haut. Expliquez-vous de grace,
Car je vois quelque chose en ceci qui me passe;
L'inconnu, dites-vous, vous a parlé d'amour?

DORISE

Oui, Marine...

MARINE.

Comment, ce jour même?

DORISE.

Ce jour.

MARINE.

Et vous l'aimez?

DORISE.

Marine, ai-je pu m'en défendre?
Et comment soutenir un regard aussi tendre!
Un langage si doux....

MARINE.

Je ne sais où j'en suis...

(*bas.*)

Et que va devenir l'amant que j'introduis?
Vous riez?

DORISE.

Oui, je ris d'embarrasser Marine,
Elle qui passe ici pour adroite et pour fine.

MARINE.

Et moi je ne ris point, et voudrois bien savoir
Quand ce nouvel amant a pu vous venir voir;
Car je vous avertis que ce n'est pas le même
Pour qui je vous parlois...

DORISE.

Tu te trompes, et même
Je n'ai vu cet amant si tendre qu'avec toi.
Tu pourrois en agir autrement avec moi,
Et je crois que d'abord je devois etre instruite.

MARINE.

De quoi parlez-vous donc ici?..

DORISE.

De ta conduite.
Je vois bien que mon père a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art :
Mais pouvois-tu penser que, sottement deçue,
Une si forte erreur ne frappât point ma vue?
Le cœur se trompe-t-il a ce qu'il doit aimer?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait su me charmer;
Ta gaieté, tes propos, ses regards, son langage,
Mon trouble, tout enfin détruisoit ton ouvrage
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui
Que l'inconnu pour qui tu parlois aujourd hui.
Ose me dementir...

MARINE.

Je n'en serois pas crue.
Ah! ah! pour une Agnès, vous avez bonne vue!
Mais, dites-moi, pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens? comment? à quel propos?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie?

DORISE.

Celle de le punir de sa supercherie.

MARINE.

O nature! a cet âge, et dès le premier pas,

Conter à son amant ce qu'on ne pense pas;
Démêler d'un coup d'œil un pareil stratagème,
En voir tous les ressorts, et me jouer moi-même :
Vous irez loin un jour, et j'en suis caution.

DORISE.

Oh! j'ai bien dans l'esprit une autre opinion.

MARINE.

Quelle est-elle?...

DORISE.

Ce fils qu'a refusé mon père...

MARINE.

Eh bien?...

DORISE.

Plus je l'entends, plus je le considère...

MARINE.

Après?...

DORISE

Il doit avoir un père bien âgé.

MARINE.

Dussé-je en vous manquant recevoir mon congé,
Je vous embrasserai : c'est le vieillard lui-même,
Dont mettant à profit le ridicule extrême,
J'ai trouvé le secret d'arrêter le bonheur;
Et vous, et votre père, il vous croit dans l'erreur.
Feignez de l'écouter, et de vous y méprendre,
En le laissant aller, et sans pourtant vous rendre :
Nous gagnerons le temps qu'il faut à mon dessein,
Et je verrai bientôt terminer votre hymen.

DORISE.

Que mon cœur est troublé!...

MARINE.

Trouble qu'on ne hait guère,
N'est-il pas vrai? Je sais sur nous ce qu'il opère;
Jouir de son ivresse est le bien le plus doux.
Gardons bien cependant ces secrets entre nous,
Et paroissez toujours docile, indifférente.
Votre père, trompé dans sa première attente,
Protége votre amant, qu'il croit vieux comme lui;
Je veux qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

DORISE.

Je tremble que lui-même il ne le reconnoisse;
Et comment a-t-il pu lui cacher sa jeunesse?

MARINE.

Il n'y connoîtra rien, c'est un coup de mon art:
Allez, vous n'avez rien à craindre à cet égard.

DORISE.

Tu ne peux trop compter sur ma reconnoissance.

MARINE.

Je cherche le succès plus que la récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

Apprenons ce qu'a fait notre jeune vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, quel est ce grand pendard?

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence?
Sachons un peu de lui... Ciel! quelle ressemblance!
Ma foi, c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : que vois-je?... Il a l'air de Frontin.
C'est lui-même...

FRONTIN.

C'est lui...

CRISPIN.

Bonjour, cher camarade.

FRONTIN.

Ah! cher Crispin, reçois cette vive embrassade.

CRISPIN.

Tu viens de me tirer d'un maudit embarras;

Mais d'où viens-tu? Quel soin conduit ici tes pas?
Ton maître est-il ici? ..

FRONTIN.

Que fait monsieur son père?
Seroit-il à Paris?... Mais qu'y viendroit-il faire?
Pour se remarier seroit-il en ces lieux?

CRISPIN.

Peut-être en ce logis vous êtes amoureux?

FRONTIN.

Libertin autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

Quelque amour clandestin preside à vos voyages?

FRONTIN.

Il nous aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu.

FRONTIN.

Ne me cache donc rien.

CRISPIN.

Fais-moi donc quelque aveu.

FRONTIN.

Parle donc.

CRISPIN.

Je t'ai fait la première demande,
C'est à toi de parler.

FRONTIN.

Quoi! Crispin appréhende
Que je puisse abuser d'un secret confié?

CRISPIN.

Quelle discretion! Où donc est l'amitié?

FRONTIN.

Rien qu'un mot.

CRISPIN, *bas.*

Tenons ferme.

FRONTIN, *bas.*

Usons d'un stratagème.

Parbleu, de t'avoir vu mon plaisir est extrême,
Et je veux célébrer un si charmant bonheur
En buvant avec toi du meilleur de mon cœur.

CRISPIN.

(*bas.*) (*haut.*)

Il a le vin bavard. J'accepte la partie.

FRONTIN.

(*bas.*) (*haut.*)

Je l'enivre. Ici près est une hôtellerie;
Le vin en est parfait, l'hôte est de mes amis:
Viens...

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en ce logis.

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers. Avant qu'il soit une heure
Je saurai son secret, et de plus sa demeure.

SCÈNE II.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Eh! Crispin, où cours-tu?

CRISPIN.

Ne me retenez pas;
Je cours, pour vous servir, m'enivrer de ce pas.

SCÈNE III.

LÉANDRE PÈRE.

Crispin, Crispin, écoute. Ah! l'indigne, le traître!
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de maître
Que je suis mécontent de cet ivrogne-là?
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là?
Mais rappelons ici mes desseins et mes vues.
Il faut que j'aie au moins deux ou trois entrevues
Avec le jeune objet que je veux m'attacher.
De son père, d'abord, il faut le détacher:
Sa suivante a déja commencé cette affaire,
J'en suis sûr, et je n'ai maintenant qu'à lui plaire.
C'est elle justement que je vois s'avancer.

SCÈNE IV.

DORISE, LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE, *bas.*

Songez qu'à l'écouter il faut vous efforcer.

DORISE, *bas.*

Ah ! qu'il est ridicule !

MARINE, *bas.*

Un peu de violence.

LÉANDRE.

Quel sort heureux vous offre à mon impatience !
J'allois voler, Dorise, à votre appartement.
Je ne pourrai souffrir le moindre éloignement ;
Si cela continue... Et l'absence d'une heure...
M'a mis dans un état... il faudra que j'en meure...
Si le bon homme Orgon persiste en son projet,
Ou si vous ne vengez l'injure qu'il me fait.
Concevez-vous, Dorise, un semblable caprice?
On me trouve pour vous trop jeune, trop novice ;
Vous me ferez raison de cette insulte-là,
Et j'en appelle à vous : comment donc, on viendra
M'imputer à défaut ce qui seul peut vous plaire?
Je suis jeune, tant mieux : est-ce là son affaire?
Si je suis bien pour vous, tout est examiné,
Et vous ne voulez pas un époux suranné.
Vous êtes de bon goût ; la jeunesse, j'espère,
Ne vous effraie pas autant que votre père.

DORISE.

Monsieur, j'ai pour mon père un respect sans égal;
Il fuit les jeunes gens, il en parle si mal,
Que je crains quelquefois qu'il ne leur fît justice;
Je ne saurois taxer mon père de caprice:
Cependant à mes yeux, s'il peut m'être permis
De dire là-dessus librement mon avis,
La jeunesse jamais ne parut effrayante.

MARINE.

Effrayante! au contraire, elle ravit, enchante.
Voyez cet air facile, avantageux, léger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger.
Vivent les jeunes gens! tout est feu, tout est grace:
Ils ont quelques défauts: ma foi, je les leur passe.
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

LÉANDRE.

J'y suis incorrigible: a-t-on su me charmer,
Je ne suis plus à moi, c'est une inquiétude,
Un trouble, une langueur: c'est un état fort rude.

MARINE.

Pauvre enfant!

LÉANDRE.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu?
Ma tendresse de vous exige cet aveu.

MARINE.

Qu'allez-vous demander? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée.
Je ne sais pas au Mans ce qu'on fait sur ce point,
Mais les mots à Paris ne se permettent point:
Ah! peste, on est exact ici sur la morale.

Vous pouvez deviner, la chose est presque égale :
Quel coup de sympathie entre vos jeunes cœurs !
Tout vous unit, esprit, sens, jugement, humeurs ;
Elle est faite pour vous autant que vous pour elle.

DORISE.

Marine, pour monsieur vous montrez bien du zéle.

LÉANDRE.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle ainsi.

MARINE.

J'aime monsieur, sans doute, et je parle pour lui :
C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire.

LÉANDRE.

Ah ! Marine...

MARINE.

Mais oui, je ne saurois m'en taire.

LÉANDRE.

Trop heureux, si Dorise écoutant tes avis...

DORISE.

M'en a-t-elle donné que je n'aye suivis ?
Elle sait me forcer à ce qu'elle desire.

LÉANDRE.

Eh ! le voilà ce mot si difficile à dire ;
Vous m'aimez, et je puis prétendre à votre main.

DORISE.

J'entends quelqu'un, Marine...

LÉANDRE.

Eh non ! Est-ce à demain ?
Tenterons-nous d'abord de ramener le père ?

DORISE.

Que votre amour, monsieur, quelques jours se modère ;

Ne précipitons rien, Marine vous verra,
Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

MARINE.

Oui, monsieur, vous voyez si je vous suis contraire.
Mais si l'on découvroit un peu trop tôt l'affaire...
Je sais bien un moyen de parer ce soupçon.

LÉANDRE.

Quel est-il?

MARINE.

De rester très peu dans la maison.

LÉANDRE.

J'y consens... Vous sortez?

DORISE.

Excu-ez-moi, de grace;
Je crains d'être surprise, et je quitte la place.
Marine, suivez-moi...

MARINE.

Je ne puis qu'obéir,
Mais croyez que par-tout je songe à vous servir.
(*bas.*)
Le sot homme!

SCÈNE V.

LÉANDRE PÈRE.

Fort bien! Ce qu'on vient de me dire
Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
La petite friponne a pris du goût pour moi.
Aussi j'ai fait merveille; et maintenant je voi

Comment nos étourdis ont si bien l'art de plaire :
Il ne faut qu'être fat, et j'en fais mon affaire;
Mon premier coup d'essai n'est pas trop malheureux.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, LÉANDRE FILS.

LÉANDRE FILS.

Me serois-je flatté!... Mais que vois-je en ces lieux!
Et ne pourrai-je encor parler seul à Dorise?
Ah! quel objet... O ciel! Eh! quelle est ma surprise!

LÉANDRE PÈRE.

Que vois-je!...

LÉANDRE FILS.

Quoi! c'est vous, mon père?

LÉANDRE PÈRE.

C'est mon fils
Ah! coquin, qui t'oblige à prendre ces habits?
Parle, dans ce logis quelle raison t'amène?
Fils indigne de moi...

LÉANDRE FILS.

Je n'ai pas moins de peine
A deviner l'objet de ce déguisement.
Quoi! mon père à Paris? Et pourquoi?... Depuis quand?

LÉANDRE PÈRE.

De ce déguisement la raison est secrète.
J'y suis incognito.

LÉANDRE FILS.

Mon esprit s'inquiète

Du silence qu'ici vous gardez avec moi.
Je vous trouve fort bien, mais je sens quelque effroi
De vous voir travesti sans en savoir la cause.
Mon père, vous est-il arrivé quelque chose?

LÉANDRE PÈRE.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui.
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LÉANDRE FILS.

Je ne vous savois pas tant de goût pour les armes.
Depuis quand ce métier pour vous a-t-il des charmes?
Avez-vous fait campagne?

LÉANDRE PÈRE.

Oui.

LÉANDRE FILS.

Ceci me surprend.
Vous voulez me tromper, mon père, assurément;
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie,
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.
Ma foi, je ne sais point qui vous voulez charmer,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer:
Vous êtes à ravir...

LÉANDRE PÈRE.

Mais es-tu bien sincère?
La, me trouves-tu bien?...

LÉANDRE FILS.

En vérité, mon père,
Si vous me permettez cette comparaison,
Je ne suis pas si bien, et l'on auroit raison
De vous croire mon fils en nous voyant ensemble.
Mais que dites-vous donc du sort qui nous rassemble

Dans la même maison, et si bizarrement?
Permettez que j'en rie avec vous un moment.
Oh çà, faites-moi donc part de votre aventure;
Je suis à vous servir disposé, je vous jure.
Avez-vous à tromper quelque Argus vigilant,
Quelque oncle, quelque père, ou quelque autre parent?
Frontin fait quelquefois là-dessus des miracles,
Et nous viendrons à bout de lever les obstacles.

LÉANDRE PÈRE.

Tu ne saurois m'aider à tromper qui je veux.

LÉANDRE FILS.

Eh! mais tout est possible, on peut vous rendre heureux.
N'épargnez sur ce point ni mes soins ni mon zèle :
Mais dites-moi d'abord, mon père, quelle est-elle?
Loge-t-elle ici près?...

LÉANDRE PÈRE, *à part.*

Ah! qu'il me rend confus!

(*haut.*)

Je ne puis m'expliquer à présent là-dessus.
Mais revenons à toi.

LÉANDRE FILS.

Voudriez-vous, mon père,
Prêter à votre fils un secours salutaire?
La plus vive tendresse a fait ce changement :
Oui, l'amour est l'auteur de mon déguisement;
J'aime dans ce logis une fille adorable,
Dont on veut que l'époux soit d'âge respectable.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille d'Orgon?...

LÉANDRE FILS.

Oui. La connoissez-vous?
J'oserois pis encor pour être son epoux.

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Justement; le pendard en vent à ma maîtresse.

LÉANDRE FILS.

J'ai voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse,
Et tout jusqu'à present a secondé mes vœux;
Et le père et la fille ont approuvé mes feux.
Qu'un jeune concurrent à tous deux se propose,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose,
En fascinant leurs yeux, me feroit préférer:
Être vieux est ici le moyen d'esperer.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille?...

LÉANDRE FILS.

A son père elle se sacrifie;
Elle consent à tout: heureux que ma folie,
En les trompant tous deux, leur sauve un repentir!

LÉANDRE PÈRE.

Pour la fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LÉANDRE FILS.

Non, mon père; au contraire, et dès ce soir peut être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître,
En lui donnant la main votre fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille...

LÉANDRE PÈRE.

Eh qui donc?

LÉANDRE FILS.

Sa suivante.
Entre nous, pour conduire un amoureux roman,
C'est un esprit du diable; elle vous fait un plan,
Vous conduit une intrigue avec toute l'aisance...
C'est la perle, en un mot, des soubrettes de France;
Si vous la connoissiez...

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Que trop pour mon malheur.
(*haut.*)
Scélérate! Je puis mieux faire ton bonheur;
C'est Orgon que je cherche ici, c'est mon intime:
Liés depuis long-temps par l'amitié, l'estime,
Je n'ai qu'à dire un mot; mais il faut pour cela
Quitter dès à présent ce déguisement-là.
Orgon en ma faveur t'acceptera pour gendre,
Je t'en suis caution...

LÉANDRE FILS.

O père le plus tendre!
Cependant si, fâché de ma témérité,
Sur-tout par ma jeunesse encor plus rebuté,
Il s'alloit refuser, mon père, à votre instance!

LÉANDRE PÈRE.

Je le ferai rougir de son extravagance:
C'est un bon homme, et j'ai quelque crédit sur lui.
Je vais l'entretenir, et compte qu'aujourd'hui,
Lui parlant comme il faut, il m'accorde sa fille:
J'en veux avec plaisir augmenter ma famille.
C'est assez, va changer de parure au plus tôt;
Moi, près de mon ami je ferai ce qu'il faut.

LÉANDRE FILS.

Laissez-le-moi tromper...

LÉANDRE PÈRE.

Je vous demande excuse.
Je ne souffrirai point qu'à mes yeux on abuse
De la credulité d'un de mes bons amis,
Et je suis contre toi, si tu ne m'obeis.

LÉANDRE FILS.

(*bas.*)

Étourdi que je suis! O rencontre maudite!
Mon sort est en vos mains, mon père...

LÉANDRE PÈRE.

Va donc vite.
Je t'attends en ces lieux.

LÉANDRE FILS.

Un moment me suffit.
Vous me promettez tout?

LÉANDRE PÈRE.

Oui, tout ce que j'ai dit.

SCÈNE VII.

LÉANDRE PÈRE.

Ah! je vais te servir de la belle manière!
Il gagnoit en vieillard et la fille et le père:
S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
Plus amoureux cent fois, et bien plus vieux que lui.
Marine m'a joué le tour le plus infame...
Dorise, sans cela, seroit déja ma femme.

Mais je m'en vengerai. Tout peut se réparer,
Et sous mes vrais habits je n'ai qu'à me montrer.
Je vais tirer Orgon de cette erreur cruelle
Où j'allois le plonger, et j'épouse la belle.
Mon fils enragera, grondera, pestera;
Tant mieux, par ce revers il se corrigera :
Il faut savoir punir à propos la jeunesse.
J'avois pu te quitter, trop aimable vieillesse?
Hélas! je te devrai ma joie et mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE.

Notre amant ne vient point...

LÉANDRE.

Il viendra : serviteur.

MARINE.

Je m'occupois de vous. Eh bien! dans ma maîtresse
Avez-vous remarqué pour vous quelque tendresse?
Vous ai-je bien servi?

LÉANDRE.

(*bas.*) (*haut.*)
L'impudente! Fort bien.

MARINE.

Je vous ai ménagé ce moment d'entretien...
Vous l'avez enchantée, et son ame ravie...

LÉANDRE, *brusquement.*

Adieu. Je sais combien Marine est mon amie.

SCÈNE IX.

MARINE.

Le jeune homme ou Frontin se seroient-ils trahis?
Quoi! tandis que pour eux j'aurois tout entrepris,
Ils auroient pu?... Mais non; cela n'est pas possible.
Aisément du soupçon un vieux est susceptible;
Il m'éprouvoit... Allons, ne nous démontons pas,
Et mettons tout à fin pour sortir d'embarras.
Ah! qu'il tarde à venir! Mais bon! voici le père;
Portons le dernier coup...

SCÈNE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Que faut-il que j'espère?
Ma fille va descendre, et s'expliquer enfin.
Qu'as-tu vu? De ceci quelle sera la fin?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
Qui n'a ni froid ni chaud, toujours indifférente;
Qui ne sait rien encor de triste ni d'heureux;
A qui tout est égal, blanc ou noir, jeune ou vieux,
Sot ou non; rien n'y fait: « J'obéis à mon père,
« Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfère. »

Voilà tous ses discours. A votre place aussi
Je n'en croirois que moi pour choisir son mari.
Le médecin vous plaît? je dirois qu'on le prenne,
Et tout à l'heure encor...

ORGON.

Ne te mets point en peine:
Puisqu'elle est si long-temps à se déterminer,
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout ordonner.

MARINE.

C'est fort bien fait, monsieur.

ORGON.

Voici notre indolente.

SCÈNE XI.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Comment donc! est-ce ainsi qu'on est obéissante?
Vous n'avez pas encore agréé pour époux
Ce médecin fameux?

DORISE.

Ce choix dépend de vous.

ORGON.

Je vous croyois du goût, du bon sens, de la tête,
Et je n'aperçois pas qu'est-ce qui vous arrête.
Ne pas aimer déja cet homme merveilleux!
Notre Manceau peut-être aura frappé vos yeux?

DORISE.

Frappé mes yeux? O non!...

ORGON.

En ce cas prenez l'autre,
J'aurai mon médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre.

ORGON.

Oui, par soumission, bien plutôt que par goût :
Cependant c'est un homme à preferer à tout,
Que tu devrois cherir. Mais en es-tu capable?

MARINE.

Cela viendra peut-être...

ORGON.

Un chimiste admirable
Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur.
Tu ne merites pas un semblal le bonheur.
Il est charmant, divin, Marine, que t'en semble?

MARINE.

Je ne demande au ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE.

Je gage que bientôt vous en aurez aussi :
Il a l'air engageant, les manières aimables;
Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi, je sens pour lui la plus vive amitié :
Son rival au contraire excitoit ma pitié.

SCÈNE XII.

ORGON; LÉANDRE PÈRE, *en vieillard;* DORISE, MARINE.

ORGON.

Mais voici ton vieillard. Approchez-vous, mon gendre;
Votre main et la tienne. Et pourquoi t'en défendre?
Ah, ah! je me trompois! je suis votre valet:
Beau blondin travesti, vous n'êtes pas mon fait.
Monsieur l'officier, gagnez votre demeure:
Votre père peut-être est à sa dernière heure;
Croyez-m'en, pour le voir, retournez sur vos pas.

MARINE, *bas.*

Que veut dire ceci? quel nouvel embarras?

LÉANDRE.

Sortez de votre erreur, c'est votre ami lui-même
Qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême!

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux enfin.

ORGON.

Qui, vous, mon vieil ami?

LÉANDRE.

Moi-même...

MARINE.

Est-il possible!

LÉANDRE.

Et toi perfide aussi,
Peux-tu t'en étonner? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce sot artifice?

MARINE.

Il ne sait ce qu'il dit, je ne le connois pas.
(*bas.*)
Ah ciel! par quel moyen nous tirer de ce pas?

LÉANDRE.

Ai-je imaginé seul cette lourde bévue?...
N'est-ce pas ton conseil?

ORGON.

Et la lettre reçue...
La folie, et ces maux dont me parloit Crispin?

LÉANDRE.

Chimères, et je suis dans l'état le plus sain.
Cette fourbe m'a fait hasarder l'entreprise
De passer pour mon fils, et de plaire à Dorise.
J'ai cru qu'en m'annonçant pour un autre que moi
Je pourrois lui donner peut-être moins d'effroi;
Et je ne pensois pas que, si douce et si sage,
Elle pût épouser un homme de mon âge:
A votre égard, j'ai cru qu'un écrit de ma main,
Sous le nom de mon fils, appuieroit mon dessein.

ORGON.

Morbleu! peut-on encor radoter à cet âge?
Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage,
Contre tout jeune amant je voulois me liguer;
Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer,
Et que, pour assurer le bonheur de Dorise,

Je devrois regretter la peine que j'ai prise,
Si je n'avois trouvé ce vieillard si prudent,
Si digne, à tous égards, du bonheur qui l'attend.
Oui, notre bel ami, ma fille est pour un autre;
Je vous le dis tout franc...

LÉANDRE.

Quel dessein est le vôtre,
Quand vous m'avez promis?...

ORGON.

Je vous croyois prudent,
Mais de ma sotte erreur je reviens à présent:
J'aimerois mieux, vous dis-je, en changeant de pensée,
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui,
Après vous avoir vu vous jouer d'un ami.
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science
Un esprit éclairé par la seule raison.

LÉANDRE.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion.

ORGON.

Oui, ce vieillard devroit être votre modèle.
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle.

LÉANDRE.

Vous reviendrez bientôt de cet entêtement.
Le galant suranné que vous nous vantez tant...

ORGON.

Eh bien!

LÉANDRE.

Vous déplaira, c'est une chose sûre:

Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LÉANDRE.

Gageons que non...

ORGON.

Gageons...

LÉANDRE.

Je suis mieux votre fait.

ORGON.

C'est un grand médecin...

LÉANDRE.

La qualité m'étonne:
Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sais bien; il a des secrets merveilleux.

LÉANDRE.

Celui de vous tromper lui réussit au mieux.

MARINE, *bas.*

Ah! nous sommes perdus!...

LÉANDRE.

Il doit bientôt se rendre:
Justement le voici...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE FILS, *en jeune homme;* ORGON; LÉANDRE PÈRE, *en vieillard;* DORISE, MARINE.

ORGON.

Je n'y puis rien comprendre.

DORISE.

Marine, il va se perdre.

MARINE.

Ah! quel extravagant!

LÉANDRE FILS.

Ah! monsieur, pardonnez les ruses d'un amant.
Vous vouliez ce matin protéger ma vieillesse ;
Vous serois-je odieux par ma seule jeunesse?
J'aimois depuis long-temps votre fille en secret...

DORISE.

Que je souffre, Marine!...

MARINE.

Oh! le sot indiscret!

ORGON.

Marine me jouoit, avec vous, à ce compte,
Et tous vos grands talents, monsieur...

LÉANDRE PÈRE.

Étoient un conte.

MARINE.

Ma foi, je ne sais plus quel tour ceci prendra :
Destin, fortune, amour, nous sauve qui pourra.

LÉANDRE FILS.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vu faire?
Il falloit voir Dorise, et ne pas vous déplaire;
J'ai consulté l'amour, l'amour est imprudent...
Mon père... unissez-vous à moi dans ce moment...

MARINE.

Son père?

ORGON.

Que dit-il?... Quoi!... vous seriez son père?

LÉANDRE PÈRE.

Oui : quel est maintenant celui que l'on préfère?

ORGON.

Tant de bizarrerie a de quoi m'étonner.
Ma fille, c'est à toi de bien examiner
Qui, du père ou du fils, mérite mieux sa grace :
Je te remets mes droits; fais ton choix, et j'y passe.

LÉANDRE FILS.

Mon père est mon rival, c'est à moi de céder

MARINE.

Non; il faut la laisser entre vous décider.

LÉANDRE FILS.

Je tremble...

LÉANDRE PÈRE.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur...

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon époux.

Vous avez tous les deux marqué peu de sagesse,
Mais on doit quelquefois excuser la jeunesse.

MARINE.

Bien jugé.

LÉANDRE FILS.

Quelle joie!

ORGON.

Allons, mon vieil ami,
Sur ce petit malheur prenez votre votre parti;
Vous l'avez mérité.

LÉANDRE PÈRE.

J'y consens. D'ordinaire
Un fils semble être né pour désoler son père.

MARINE.

Vite à votre contrat, et terminons ce soir;
Plus de délais.

LÉANDRE FILS.

L'amour a comblé mon espoir.

(*Ils sortent.*)

MARINE.

A quelque prix, ma foi, qu'on mette la finesse,
Le hasard et l'amour font plus que notre adresse.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

L'Oracle, comédie, par Saintfoix. . . . . Page 1
Le Méchant, comedie, par Gresset. 37
La double Extravagance, comedie, par Bret. 169

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

[illegible] 151971

[illegible] Saint-Foix, Germain
[illegible]063 François Poullain de
[illegible]4A19 Chefs-d'oeuvre dramatique
[illegible]825 de Saintfoix

[illegible]8

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY